Duperche, J. J. M.
Romanowski

PQ
1981
D86R6

ROMANOWSKI,

OU

LES POLONAIS
DANS LA RUSSIE-BLANCHE;

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

PAR MM. DUPERCHE ET LOUIS.

MUSIQUE DE MM. QUAISAIN ET LANUSSE.

BALLET DE M. MILLOT.

Représenté à Paris, sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 17 novembre 1812.

A PARIS,

CHEZ les Marchands de Pièces de Théâtre.

1812.

PERSONNAGES.

M. Grévin.	UN OFFICIER FRANÇAIS.
M. Henry.	LE GOUVERNEUR d'un fort sur les bords du Niéper.
M. Melcourt.	YVAN-FÉDROWITSCH, Hettmann des Cosaques de la garnison.
M. Douvry.	FALS-MAN, Marchand Anglais.
M. Fresnoy.	ROMANOWSKI, } Polonais prisonniers.
M. Sallé.	PAOLO, } Polonais prisonniers.
M. Adam.	ALBERT, } Polonais prisonniers.
M. Defresne.	VLADIMIR, Bulgare.
	UN PRISONNIER.
Mlle. Adèle Dupuis.	AFANASIA, Polonaise, pupille du Gouverneur.
Mme. Tiéry.	FEODORA, jeune Russe, sa suivante.
	COSAQUES.
	RUSSES.
	POLONAIS prisonniers.

La Scène se passe dans la Russie-Blanche, sur les bords du Niéper.

L'action commence avec l'aurore, et finit à minuit.

PQ
1981
D86R6

ROMANOWSKI,

OU

LES POLONAIS

DANS LA RUSSIE-BLANCHE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une campagne ; au fond est une rivière, et au-delà des montagnes est une forteresse. De misérables cabanes, habitées par des Polonais condamnés aux travaux, sont éparses çà et là. L'aurore paraît à peine.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAOLO, *seul.*

(Il sort de sa cabane.)

Je croyais le jour plus avancé ! les plaintes et les soupirs de mon nouveau compagnon ne m'ont pas permis de goûter un instant les douceurs du sommeil. L'infortuné ! le temps et l'habitude ne lui ont point encore appris à supporter les rigueurs de son sort. O ma patrie ! malheureuse Pologne ! c'est pour t'avoir défendue contre les armes de ton éternel ennemi, que nos mains sont chargées de fer, et condamnées aux travaux les plus pénibles.... Ah ! si le ciel, secondant nos projets, m'accordait le bonheur de te revoir un seul instant, tous mes maux seraient oubliés.

SCÈNE II.

PAOLO. VLADIMIR, *sortant de sa cabane.*

PAOLO.

Ah ! c'est toi, Vladimir ?

VLADIMIR.

Bonjour, Paolo. Eh bien ! est-ce aujourd'hui que nous es-

sayons de briser nos fers? et de quitter enfin cette maudite Russie-Blanche?

PAOLO.

Insensé! je te l'ai répété cent fois, nous sommes contraints d'attendre encore. Songe que le courage n'est rien sans la prudence.

VLADIMIR.

Oui, c'est ton éternel refrain. Ta lenteur sera cause que nous ne pourrons éviter le voyage de Sibérie dont nous sommes menacés.

PAOLO.

Ce malheur n'est pas aussi prochain que tu le supposes.

VLADIMIR.

Ne sais-tu pas que le héros du siècle a manifesté le dessein de rendre à notre patrie son ancienne splendeur : que projeter et exécuter n'est pour lui qu'une seule et même chose; que déjà ses légions s'approchent du Niémen, et qu'au premier coup de canon, l'on nous arrachera de ces lieux, pour nous livrer à de plus rudes travaux dans le fond de la Sibérie?

PAOLO.

Né parmi les Bulgares, pris au service des Turcs, amené parmi nous depuis trois ans seulement, tu ne connais pas ainsi que moi nos cruels oppresseurs. Depuis quinze ans, je porte leurs fers, j'ai eu le temps d'étudier leur politique, et je serais fort trompé, s'ils osaient entreprendre cette lutte inégale avec le législateur de l'Europe.

VLADIMIR.

Bon! bon! séduits par ces marchands anglais, auxquels ils ont vendu et leur sang et le nôtre, ils oseront tout. Crois-moi, terminons; nommez-moi votre chef. Donnez-moi pour lieutenant ce brave Polonais amené ici depuis un mois, et qui fut surpris à la tête du petit corps d'armée auquel il était prêt de faire passer le Niémen. Sans doute, il voulait aller se ranger sous les drapeaux de votre illustre libérateur : ses projets ne peuvent être changés; il joindra, j'en suis sûr, ses efforts aux nôtres.

PAOLO.

Mais tu me presses beaucoup depuis quelque temps.

VLADIMIR.

C'est que je souffre tous les jours davantage.

PAOLO.

Tu souffres?

VLADIMIR.

Plus que je ne puis le dire; car à l'impatience avec laquelle je porte mes fers, se joignent encore les désirs d'un amour dévorant.

PAOLO.

Quoi! tu penses encore à la jeune pupille du gouverneur de la forteresse?

VLADIMIR.

Sa pupille! dis donc son esclave.

PAOLO.

Son esclavage, au moins, est supportable.

VLADIMIR.

Quelles qu'en soient les douceurs, peuvent-elles lui faire oublier qu'elle est Polonaise, et que le gouverneur causa, par ses persécutions, le trépas de sa mère; mais je la vengerai : oui, chère Afanasia, j'en renouvelle ici le serment.

PAOLO.

Tu le renouvelles! le lui as-tu fait à elle-même?

VLADIMIR.

M'a-t-il jamais été possible de lui adresser un seul mot?

PAOLO.

Elle ignore donc tes sentimens?

VLADIMIR.

Comment les lui aurais-je appris? ah! elle les connaîtra dans peu, ou je cesserai d'exister. Je ne puis plus supporter cet état violent : son nom seul me fait tressaillir; à sa vue tout mon sang bouillonne dans mes veines!

PAOLO.

Quel délire!.... Que nous veut Albert?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ALBERT.

ALBERT.

Mes amis, le gouverneur de la forteresse chasse dans les environs; il veut ce matin visiter les redoutes que nous élévons sur les bords du Boristhène. Sans doute il y a quelque chose de nouveau, car le manufacturier anglais, dont l'établissement touche à nos cabanes, emballe ses marchandises en toute hâte.

PAOLO.

As-tu su de Féodora si le gouverneur a reçu des nouvelles de l'armée russe ?

ALBERT.

Il n'a rien reçu.

VLADIMIR.

Afanasia accompagne-t-elle le gouverneur à la chasse ?

ALBERT.

Oui, je viens de la voir traverser la plaine.

VLADIMIR.

Je vole au-devant de ses pas. Je veux savourer, au moins, un instant le plaisir de la voir. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

PAOLO, ALBERT.

ALBERT.

Ce n'est pas un amour, c'est une rage.

PAOLO.

Eh bien! as-tu de nouveaux renseignemens sur le comte Romanowski ?

ALBERT.

Oui, et si tu ne te hâtes, nous courons risque de ne pas le voir se joindre à nous.

PAOLO.

Comment ?

ALBERT.

Hier au soir, j'ai eu un long entretien avec ma chère Féodora ; elle a appris d'Afanasia, sa maîtresse, que les Russes, sachant combien le nom du comte Romanowski est respecté en Pologne, désiraient vivement se l'attacher.

PAOLO.

Comptes-tu beaucoup sur la franchise de Féodora ?

ALBERT.

Oui, oui, je réponds d'elle. Née russe, mais restée orpheline de très-bonne heure, et mise au service d'Afanasia depuis deux ans, elle ne connaît d'autre patrie que celle de son amant; elle fera tout, j'en suis sûr, pour nous aider à briser nos fers. Elle m'a prévenu encore que l'on voulait tenter auprès du comte un genre de séduction auquel il lui serait difficile d'échapper.

PAOLO.

Quel est-il ?

ALBERT.

Pendant les deux mois qu'il a passés dans la forteresse pour rétablir sa santé, Afanasia a conçu pour lui l'amour le plus violent. Le gouverneur s'en est aperçu, et voulant tirer parti de la circonstance, il se propose, dit-on, de lui offrir la main de sa pupille : si ce projet réussit, il serait dangereux, je pense, de lui confier nos desseins.

PAOLO.

Et Romanowski partage-t-il l'amour d'Afanasia ?

ALBERT.

C'est ce que Féodora n'a pu m'apprendre : sa maîtresse même ignore si elle est aimée.

PAOLO.

Bon ! tant mieux. Ne laissons pas à Romanowski le temps de connaître cette intrigue ; une fois enchaîné par son serment, je réponds de lui. J'ai su l'apprécier, il est incapable. .. Je l'entends, je crois ; va trouver nos camarades, dirige leurs pas de ce côté, et qu'ils soient prêts à paraître à mon premier signal.... Le voici, retire-toi.

ALBERT.

De la prudence !

PAOLO.

Laisse-moi faire. (*Albert sort.*)

SCÈNE V.

PAOLO, ROMANOWSKI.

PAOLO.

Eh bien, Romanowski, tu as peu dormi cette nuit ; ton agitation était extrême, l'état dans lequel je te voyais m'a tenu éveillé, et je craignais à chaque instant que tu n'eusses besoin de mon secours.

ROMANOWSKI.

Pardon, mon ami, peu à peu j'apprendrai le grand art de maîtriser ma douleur ; je goûterai peut-être quelque repos, et je cesserai de troubler le tien.

PAOLO.

Oui, sans doute, et plus tôt que tu ne penses.

ROMANOWSKI.

Comment ?

PAOLO.

Avec un homme tel que toi, il est inutile de prendre des détours : je te connais, Romanowski ; aussi loyal que vaillant, tu es incapable de trahir tes compatriotes, quand bien même tu refuserais d'entrer dans leurs projets.

ROMANOWSKI.

Et tu ne t'es pas trompé : explique-toi.

PAOLO.

Hier au soir nous parlâmes de notre patrie : un de nous forma le vœu de la revoir bientôt ; je te vis animé du même désir, et le feu qui brillait dans tes yeux nous fit présumer que tu serais capable de tout entreprendre pour réaliser un pareil dessein.

ROMANOWSKI.

Rien n'est plus vrai ; oui, les fers que je porte sont affreux, et je voudrais les briser au prix de tout mon sang.

PAOLO.

Nous pensons tous de même, et nous sommes déterminés à tenter l'entreprise.

ROMANOWSKI.

Grand Dieu ! se pourrait-il ?.... Parle, et compte sur moi.

PAOLO.

Depuis long-temps nos mesures sont prises, mais il nous fallait un chef expérimenté : nul n'avait le talent nécessaire pour guider nos pas. Arrivé parmi nous, tu apparais comme un dieu tutélaire, et c'est au nom de mes compagnons, que je t'offre l'honneur de marcher à notre tête.

ROMANOWSKI.

A votre tête ! N'en est-il point parmi vous, plus digne que moi....

PAOLO.

Tous ont du courage ; mais ils t'ont choisi pour leur chef, et c'est avec reconnaissance que je me suis chargé de t'apporter leurs vœux.

ROMANOWSKI.

Eh bien, je saurai justifier l'opinion qu'ils ont conçue de moi. J'accepte avec transport, brave Paolo, et je jure d'accomplir un aussi grand dessein.

PAOLO.

Maintenant la victoire est à nous. Ah ! que tu es bien digne

de ta renommée! Avec toi, Romanowski, nous sommes sûrs de triompher.

ROMANOWSKI.

Mais un pareil projet ne saurait s'entreprendre sans espoir de succès. Depuis long-temps, dis-tu, vos précautions étaient prises : quels sont donc vos moyens?

PAOLO.

Tu vas les connaître. Depuis dix ans que je languis dans le plus dur esclavage, j'ai su, à l'aide de quelques-uns de mes camarades, me procurer des armes et des munitions. Le prétexte de la chasse contre les bêtes féroces nous a fait obtenir de la poudre : peu à peu nous en avons fait un amas considérable. Une trentaine de fusils que j'ai cachés dans un lieu qui n'est connu que de moi, seront suffisans pour aller assiéger la maison d'un marchand anglais établi justement près de nos cabanes. Parmi ses marchandises, il se trouve beaucoup d'armes à feu ; c'est là que nous pourrons armer le reste de nos Polonais. La circonstance est des plus favorables : un grand homme daigne s'intéresser à notre sort, déjà ses armées s'approchent du Niémen ; nous irons nous ranger sous ses bannières, il nous accueillera, j'en suis sûr, et nous partagerons avec nos frères le bonheur qu'il leur prépare.

ROMANOWSKI.

Ce projet m'enflamme, cher Paolo! Si nous avons des armes, des munitions, si tous tes compagnons unissent, comme toi, la prudence au courage....

PAOLO.

Excepté deux ou trois, tous sont Polonais ; je réponds d'eux sur ma tête. Quant au moment du départ, il ne peut nous inquiéter ; on nous méprise trop pour nous craindre : tous les soirs nos gardiens retournent à la forteresse et ne nous rejoignent que le lendemain à l'heure du travail.

ROMANOWSKI.

Je réponds du succès.

PAOLO.

Tu consens donc à guider nos pas et nos efforts?

ROMANOWSKI.

En peux-tu douter? Je consens à tout : vous m'assignerez un poste, et tel qu'il soit, je n'épargnerai rien pour vous conduire à la victoire.

PAOLO.

Voici une partie de nos camarades. L'heure du travail n'a

pas encore sonné, nos gardiens n'ont point paru, nous aurons le temps de prendre nos mesures.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, ALBERT, VLADIMIR, *arrivant d'un côté opposé aux Polonais, qui entrent en scène.*

PAOLO, *à Vladimir.*

Déjà de retour, Vladimir ?

VLADIMIR.

Je n'ai pu la voir, les gardes m'ont repoussé. Ah ! s'il n'y en avait eu qu'un petit nombre, et dans un endroit écarté....

PAOLO.

Toujours le même. Laisse là tes amours, et songeons à un objet plus important. (*Aux Polonais*) Amis, vous vous êtes reposés sur moi du soin de briser le joug affreux sous lequel nous gémissons ; vous avez attendu sans impatience l'effet de mes promesses, eh bien ! vous touchez enfin au moment de revoir les lieux chéris qui vous ont vu naître. Un illustre compatriote veut bien se charger de diriger vos démarches : c'est le comte Romanowski. Ce nom cheri des Polonais, autant qu'il est redouté des Russes, est le garant assuré du succès. (*A Romanowski.*) Parle, noble ami ; c'est devant eux qu'il faut renouveler tes promesses.

ROMANOWSKI.

Ce n'est point par de vains discours que je veux surprendre votre confiance ; si, sans avoir rien fait pour vous, vous m'avez jugé digne de m'associer à une aussi périlleuse entreprise, c'est par mes actions que vous apprendrez à me connaître, et c'est aux coups que je vais porter, que vous reconnaîtrez aussi le cœur d'un véritable Polonais. Les liens de l'infortune sont plus forts et plus sacrés que ceux que l'on contracte dans la prospérité ; je fais donc ici le serment de vous servir et de vous défendre jusqu'à la mort. Croyez bien que si j'ai pu consentir à marcher à votre tête, c'est que je suis certain de vous arracher à une odieuse servitude, dussé-je même périr lorsque cet espoir sera réalisé.

PAOLO.

Vous l'entendez, amis, ainsi que moi, sans doute, vous reconnoissez en lui le noble chef après lequel nous soupirions depuis long-temps. Imitez donc mon exemple, et rendons-

lui nos hommages en lui prêtant le serment d'obéissance et defidélité .

(*Il s'agenouille et découvre sa tête. Tous les Polonais l'imitent, excepté Vladimir.*)

Toi seul, Vladimir ?...

VLADIMIR.

Oui, seul, je ne partage point votre opinion (*aux Polonais*). Avez-vous réfléchi à l'injure que vous me faites en ce moment : Depuis trois ans je partage votre misère, vos projets, vos espérances. Plusieurs d'entre vous m'ont sollicité de me mettre à votre tête; je n'ai jamais refusé cet emploi glorieux, et dans ce moment, vous m'en privez pour le remettre entre les mains d'un homme qui arrive, que vous connaissez à peine, qui n'a rien fait pour vous. Quels sont donc ses titres pour l'emporter sur moi ?

ROMANOWSKI (*à Paolo qui veut parler*).

Arrête, (*à Vladimir*). Vladimir, que l'union fasse notre force. Un homme seul ne peut rien, des hommes réunis peuvent beaucoup. Pensons au but, et nullement à celui qui le touchera le premier. Peu m'importe de marcher avant ou après toi dans le sentier de l'honneur. Il est ici question de l'intérêt général : parlez, amis, quelle que soit votre volonté, je promets de m'y soumettre.

ALBERT.

C'est à Paolo de prononcer, nous l'en avons chargé.

PAOLO.

Est-ce votre avis à tous ?

TOUS.

Oui.

PAOLO *à Vladimir.*

Vladimir ! Pourquoi ce regard sombre et menaçant ? Rien ne peut me déterminer à trahir ma pensée (*aux Polonais*). Polonais ! si vous deviez choisir pour chef celui dont la valeur et l'audace sont les plus impétueuses, Vladimir mériterait la préférence. Mais à ces qualités, il faut indispensablement joindre la prudence, la sagesse et des talens acquis par l'expérience. Romanowski est le seul d'entre nous qui réunisse ces dons précieux, seul, il doit donc nous commander.

TOUS.

Vive Romanowski !

PAOLO, *la tête découverte.*

Nous te jurons tous une fidélité inviolable, une obéissance aveugle.

ROMANOWSKI.

Dès cet instant, je vous suis entièrement dévoué, et la mort seule peut séparer mes intérêts des vôtres.

PAOLO.

Et toi, Vladimir, ne suivras-tu pas notre exemple, devons-nous nous défier....

(*On entend le son d'une cloche.*)

Voici l'heure du travail, nos gardiens s'avancent, séparons-nous.

(*Les Polonais s'éloignent.*)

VLADIMIR *à part.*

Ils arrivent à propos.

(*Il remonte la scène, et disparaît un moment.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, excepté les Polonais qui n'ont point parlé.

ALBERT *regardant au fond.*

Le gouverneur et l'Hettmann viennent de ce côté.

PAOLO *à Romanowski et à Albert.*

Eloignez-vous l'un et l'autre. Cette nuit, rendez-vous auprès de la chapelle, j'y réunirai ceux de nos anciennes cabanes, sur l'autre rive du fleuve. Je te conduirai dans la retraite où nos armes sont cachées. Il faut que tu connaisses toutes nos ressources et nos moyens.

ROMANOWSKI.

Il suffit.

(*Il sort avec Albert, Vladimir reparaît.*)

SÈCNE VIII.

PAOLO.

PAOLO *à Vladimir qui est rêveur.*

Eh bien Vladimir ?

VLADIMIR.

Eh bien ?

PAOLO.

Tu parais bien préocupé ?

VLADIMIR.

Ah ! Je ne parais pas toujours ce que je suis..... Mais..... sur Dieu..... Je suis toujours ce que je dois être !

PAOLO.

Que veux-tu dire ?

VLADIMIR.

Que l'injure que vous venez de me faire est gravée là.... Si vous ne vous efforcez d'en effacer jusqu'au souvenir.... Tremblez.

(*Il sort avec fureur.*)

PAOLO.

Quel homme !.... Et combien je regrette qu'une cruelle nécessité nous ait contraint de l'associer à nos nobles desseins. Heureusement il ignore où sont déposées nos armes et nos munitions, s'il voulait nous trahir, il ne pourrait donner contre nous des preuves matérielles.... Mais non.... Je ne pense pas qu'il pousse la perversité jusque-là.... Ah ! voici nos bourreaux !.... Fuyons leur présence.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

LE GOUVERNEUR, L'HETTMANN, GARDES.

LE GOUVERNEUR *aux gardes.*

Que l'on cherche Romanowski.

L'HETTMANN.

Vous le faites chercher ?.... Ah ! diable ! si nous avions ici un jeu d'échecs !....

LE GOUVERNEUR.

J'obéis avec plaisir aux ordres que la cour m'a donnés de faire tous mes efforts pour attirer ce Polonais à son service, c'est un sujet précieux.

L'HETTMANN.

Ah ! c'est un grand homme ! Quand je dis un grand homme, je veux dire seulement un grand joueur d'échecs.

LE GOUVERNEUR.

Vous en revenez toujours sur ce point !

L'HETTMANN.

C'est que je n'oublierai jamais qu'il m'a fait échec et mat la première fois qu'il m'a vu.

LE GOUVERNEUR *souriant.*

En effet, l'époque est remarquable. Eh bien, vous pourrez jouer plus souvent avec lui ; car je vais lui accorder un peu de liberté et même l'attirer au château.

L'HETTMANN.

Tant mieux.

LE GOUVERNEUR.

Depuis un mois qu'il est confondu avec les autres prisonniers, il connaît toute leur misère; maintenant il faut lui laisser entrevoir une situation plus douce, afin de lui faire naître le désir d'en profiter. Afanasia va me servir sans s'en douter : elle aime ce Polonais, je m'en suis aperçu ; sous prétexte de se perfectionner dans la musique, talent qu'il possède au plus haut degré, elle m'a prié de l'appeler au château : il croira tenir d'elle les adoucissemens que je veux lui procurer. Cette obligation, jointe à celle qu'il lui a déjà, pour les soins qu'elle lui a prodigués jusqu'à la guérison de ses blessures, rendra bien plus facile, et pour elle et pour moi, la conquête de cet illustre prisonnier.

L'HETTMANN.

Ensuite vous les marierez ensemble ?

LE GOUVERNEUR.

J'en ai le dessein. Romanowski, en prenant du service parmi nous, jouira bientôt d'un sort agréable, et je serai fort aise de le lui voir partager avec Afanasia, dont je désire vivement le bonheur.

L'HETTMANN.

Oui, oui, je conçois. Vous devez lui faire un peu de bien, et la dédommager du moins, puisque vous avez tué sa mère.

LE GOUVERNEUR.

Ivan !

L'HETTMANN.

Quand je dis que vous l'avez tuée, je veux dire seulement que vous l'avez fait mourir de chagrin.

LE GOUVERNEUR.

Pourquoi me rappeler ce crime involontaire! cette suite terrible d'un amour indompté. Ah! mes remords ont bien vengé cette infortunée.... Mais, hélas ! ils n'ont pu la rendre à la lumière.

L'HETTMANN.

Non.. . elle est restée morte.... Ce n'est pas pour la conséquence, c'était une Polonaise, il n'y a pas grand mal.... Eh puis, vous ne l'avez pas fait exprès. .. Ah ! tenez, voilà votre manufacturier anglais.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, FALS-MAN.

FALS-MAN.

M. le gouverneur, j'avais été instruit que vous veniez visiter les travaux voisins de ma manufacture, je vous avais fait préparer un petit déjeuner, et j'ose espérer que vous voudrez bien me faire l'honneur de l'accepter.

LE GOUVERNEUR.

Je vous remercie, Monsieur; de toute la matinée, je ne pourrai disposer d'un seul moment.

FALS-MAN.

Si votre matinée il est prise, pourrai-je au moins avoir le honneur de vous posséder à dîner ?

LE GOUVERNEUR.

Je ne puis vous le promettre.

FALS-MAN.

Ah ! je vous en supplie, ne me refusez pas. M. l'Hettmann, joignez vos prières aux miennes. J'avais reçu dernierement d'excellent vin de Tokai, dont je veux faire goûter à vous.

L'HETTMANN.

Du vin de Tokai! Ah! monsieur le gouverneur, nous ne pouvons pas le refuser.

FALS-MAN.

Je mettrai tous mes soins à recevoir vous, comme vous le méritez.

L'HETTMANN.

Vraiment M. le gouverneur, nous ne pouvons résister, il nous prie de trop bonne grâce, lui qui est ordinairement si fier et si insolent.

FALS-MAN.

M. l'Hettmann !....

L'HETTMANN.

Quand je dis que vous êtes fier et insolent, ce n'est pas pour vous faire de la peine. Je veux dire seulement que vous avez quelquefois une morgue.... Une... Vous savez bien. Mais c'est égal, puisque vous avez du bon vin de Tokai, nous irons dîner chez vous.

FALS-MAN *au gouverneur.*

Puis-je espérer que vous ferez à moi cette faveur, M. le gouverneur ?

LE GOUVERNEUR.

Je vous rends grâces, vous dis-je, cela m'est impossible.

L'HETTMANN *à part à Falsman.*

Ah! je l'oubliais! il ne peut pas, c'est sa fête, et nous la célébrons aujourd'hui.... Parbleu! l'occasion est bonne. Venez dîner avec nous et apportez votre vin, ce sera votre bouquet.

FALS-MAN.

Vous croyez qu'il veut accepter?.....

L'HETTMANN.

Est-ce qu'on refuse du tokay!.... Apportez-en, vous dis-je et beaucoup, nous le recevrons et nous vous en ferons boire.

FALS-MAN.

Eh bien! c'est bon. (*au gouverneur, en patelinant*) M. lé gouverneur, excusez lé liberté... Vous n'avez pas reçu lé confirmation du passage du Niémen par les Français?

LE GOUVERNEUR.

C'est un faux bruit, monsieur, je vous l'ai déjà dit, et je suis étonné que vous en parliez encore. Si cela était vrai, j'en serais instruit officiellement.

FALS-MAN.

Cependant mes correspondans, ils me mandent.....

LE GOUVERNEUR.

Ils vous abusent. Gardez-vous de répéter leurs impostures, car j'ai de ma cour les ordres les plus sévères à cet égard.

FALS-MAN, *un peu déconcerté.*

Monsieur le gouverne.... je suis Anglais!... et les hommes de ma nation doivent être à l'abri.....

L'HETTMANN.

C'est égal, il n'y a pas de nation qui tienne, la bastonnade va tout de même.

FALS-MAN.

L'intérêt que je prends à votre patrie, il me guide seul, et.....

LE GOUVERNEUR.

Le silence le plus profond est la seule preuve que vous puissiez lui en donner.

FALS-MAN.

Je demande pardon à vous de mon indiscrétion. Mon amour.... mon respect.... pour les Russes, ils ne me permet-

tront point à l'avenir, de dire le moindre mot qui puisse leur déplaire.

L'HETTMANN, *à part.*

Il est trop poli, ça n'est pas naturel, il faut qu'il ait furieusement besoin de nous.

FALS-MAN.

M. le gouverneur.... vous n'avez pas eu le temps de répondre à la lettre que j'ai eu l'honneur de vous adresser hier, relativement à des voitures pour faire évacuer mes magasins ?

LE GOUVERNEUR.

Je suis surpris, monsieur, que vous ayez hasardé une telle demande. Cette mesure inutile ferait en ce moment un très-mauvais effet.

FALS-MAN.

Ah !... sans doute. . c'est seulement un excès de précaution... car certainement.... Cependant je serais bien aise.....

LE GOUVERNEUR.

N'en parlons plus, s'il vous plaît.

FALS-MAN.

Je veux bien.... Ah !... je..... Votre charmante pupille..... il ne vous a pas accompagné, cet matin ?

LE GOUVERNEUR.

Pardonnez-moi. Elle me suivait. .. Eh ! tenez, la voilà.... Je vais au-devant d'elle. (*à l'hettmann*) Attendez-moi, je reviens à l'instant.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

L'HETTMANN, FALS-MAN.

FALS-MAN.

Vous qui avez le confiance du gouverneur, engagez-le donc à me faire avoir des voitures pour évacuer mes magasins.

L'HETTMANN.

C'est inutile.

FALS-MAN.

Eh ! non, je dis à vous, et je n'avais pas osé le répéter au gouverneur, de peur de le mettre en colère, mais il est bien certain que les Français, ils vous ont attaqué, qu'ils ont passé le Niémen, et même la Vilia.

L'HETTMANN.

Ah ! vous êtes un imbécille !

FALS-MAN.

Monsieur !

L'HETTMANN.

Quand je dis que vous êtes un imbécille, ce n'est pas pour vous offenser, j'entends seulement par-là que vous ne savez ce que vous dites.

FALS-MAN.

J'avais des preuves.....

L'HETTMANN.

Il n'y a pas de preuves à cela. Songez donc que nous devons envoyer tous nos prisonniers en Sibérie au premier mouvement de l'ennemi, et que s'il en avait fait nous aurions des ordres.....

FALS-MAN.

Godam!.... il en avait fait!.... J'ai reçu un exprès; votre armée, il est coupée, divisée.....

L'HETTMANN.

Sans doute. On coupe comme ça une armée.

FALS-MAN.

Vous ne connaissez pas ces diables de Français!

L'HETTMANN.

Et si, je les connais. Ils m'ont battu trois fois.

FALS-MAN.

Trois fois!

L'HETTMANN.

Quand je dis qu'ils m'ont battu, j'entends seulement que j'en ai été quitte pour quelques coups de sabre que j'ai reçus en fuyant, mais je leur revaudrai cela.... Silence, voici le gouverneur.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, LE GOUVERNEUR, AFANASIA, FÉODORA.

FALS-MAN, *à part.*

Mes pauvres magasins!

LE GOUVERNEUR, *à Afanasia.*

Je vais visiter les redoutes sur les bords du fleuve; vous ne pouvez m'accompagner, la course serait trop fatigante. Monsieur a ses manufactures près d'ici, si vous voulez aller nous y attendre?....

FALS-MAN.

Avec satisfaction..... je mettrai toutes mes soins à vous être agréable.

AFANASIA.

Je vous rends grâces, monsieur.

FALS-MAN.

Mes jardins, ils sont magnifiques.

AFANASIA.

Cette campagne agreste a aussi ses charmes, et je désire vivement les contempler à loisir.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien, demeurez aux environs. Je vous rejoindrai à l'instant du départ.

AFANASIA.

M. le gouverneur, avez-vous eu la bonté de parler de mes leçons au comte Romanowski ?

LE GOUVERNEUR.

En vain je l'ai fait chercher, il n'a point encore paru. (*souriant*) Mais n'importe, vous pouvez compter sur ses soins, il ne refusera pas une aussi aimable écolière. Venez-vous, Ivan ?

L'HETTMANN.

Oui, sans doute.

FALS-MAN.

Puisque M. l'hettmann il m'a fait l'honneur de m'inviter à dîner, je vais donner aussi des ordres, et je retourne à la forteresse avec vous.

LE GOUVERNEUR.

Comme vous voudrez.

L'HETTMANN, *le tirant à part.*

Mon ami, envoyez le tokai de bonne heure, afin que nous puissions le faire rafraîchir.

FALS-MAN, *de même.*

Parlez donc au gouverneur de mes marchandises.

L'HETTMANN.

Fi donc !

FALS-MAN.

Mes pauvres magasins !

(*Il sort d'un côté, le gouverneur et l'hettmann sortent de l'autre.*)

SCÈNE XIII.

AFANASIA, FÉODORA.

FÉODORA.

Ils sont partis, nous sommes libres enfin, mais ce que vous venez de me dire, mademoiselle, est bien surprenant. Eh! quoi, depuis un mois que Ramonowski a quitté la forteresse, il ne vous a donné aucune nouvelle?

AFANASIA.

Aucune.

FÉODORA.

Et jamais il ne vous a dit qu'il vous aimait?

AFANASIA.

Hélas! jamais.

FÉODORA.

Cependant j'avais pensé que vous aviez fait sur son cœur l'impression la plus forte. Si vous saviez comme il me parlait de vous pendant sa maladie!. ..

AFANASIA.

S'il faut en croire le langage de ses yeux, il partage mes sentimens. Puisque tout se réunit pour autoriser mes feux, puisque le gouverneur lui-même paraît y donner les mains, je suis décidée à provoquer ses aveux. Oui, je cède au penchant qui m'entraîne vers lui; sa vue a rappelé dans mon cœur des souvenirs qui me sont bien chers; il est, ainsi que le fut mon père, victime de son amour pour sa patrie, et j'oserai tout tenter pour l'arracher à un odieux esclavage.

FÉODORA.

En effet, j'ai souvent entendu dire que votre père fut au nombre des infortunés dont la mort précéda la ruine de la Pologne. Mais je ne connais point encore les détails de l'événement affreux qui le ravit à votre tendresse.

AFANASIA.

Il commandait un fort dont la possession était d'une haute importance pour l'armée russe. On essaya de le séduire; incapable de transiger avec l'honneur, il déclara que loin de consentir à se rendre, il s'ensevelirait sous les ruines de la forteresse, lorsqu'il ne pourrait plus le défendre... L'infortuné.... il ne tint que trop cette funeste promesse. Lorsque trois mois de siége eurent épuisé nos vivres, lorsque des brèches nombreuses et mal réparées firent redouter un assaut général, mon père, sourd aux prières de son épouse, aux remontrances de ses soldats, ne prit conseil que de son désespoir..... Un

soir.... un officier vint lui parler en secret, il s'arracha des bras de son épouse, me pressa sur son sein et disparut..... Un instant après le bruit des armes se fit entendre, il augmenta rapidement; des cris perçans et multipliés nous annoncèrent les approches du danger. Ma mère voulut fuir; le premier objet qui frappa ses regards fut le corps sanglant de son époux expiré. La douleur et l'effroi glacèrent ses sens et les miens, nous tombâmes privées de sentiment. A notre réveil nous nous trouvâmes au pouvoir de l'homme sous le joug duquel je gémis aujourd'hui, et qui commandait alors une partie des assiégeans. Après cette campagne, qui décida du sort de la Pologne, il nous amena dans cette contrée, dont il est gouverneur.

FÉODORA.

Mais, il fut, dit-on, épris de votre mère?

AFANASIA.

Le monstre! lui seul a causé sa mort. Fidèle à la mémoire de son époux, elle refusa toutes ses propositions et dans les transports d'un amour effréné, tantôt il la comblait d'honneurs, tantôt il la plongeait dans des cachots et lui imposait les privations les plus pénibles. Enfin, elle succomba sous tant d'adversités, me laissant au pouvoir de son cruel persécuteur.

FÉODORA.

Par les égards qu'il vous témoigne, par les soins qu'il vous prodigue, il semble vouloir vous faire oublier cette perte si douloureuse.

AFANASIA.

Si, seule, j'avais été sa victime, je pourrais lui pardonner, mais ma mère!.... ah! je crois encore l'entendre à ses derniers momens. Chère enfant, me dit-elle, je te laisse au pouvoir du barbare dont les persécutions ont avancé la fin de ma carrière. Un repentir tardif semble le déterminer à me dédommager en toi de tous les maux qu'il m'a fait souffrir: ne te laisse pas séduire par des bienfaits que ta mère a payés de sa vie. Fuis-le, dès que l'occasion te paraîtra favorable. Promets-moi de ne jamais unir ton sort à un homme de sa nation. Songe que ma fille outragerait ma mémoire, si elle contribuait à la félicité d'un des cruels oppresseurs de sa famille et de sa patrie. Mais si un noble Polonais, vaillant et généreux, comme ils le sont tous, sollicite et ton cœur et ta main, accorde-les lui, dans quelque situation qu'il puisse se trouver.... Cher Romanowski, la plus tendre des mères avait prévu ton arrivée dans ce funeste séjour.

FÉODORA.

Je ne me trompe pas..... c'est lui-même.

AFANASIA.

Qui donc ?

FÉODORA.

Romanowski.

AFANASIA.

Romanowski !

FÉODORA.

Il vient de ce côté. Je vous laisse ensemble ; l'occasion me paraît favorable. Tâchez d'obtenir de lui l'aveu que vous désirez. Moi, je cours trouver Albert ; il faut que je lui fasse quelques questions sur des projets qui pourraient bien être d'accord avec les vôtres. Je vous rejoins dans un moment.

(*Elle sort, et Romanowski paraît.*)

SÈCNE XIV.

AFANASIA, ROMANOWSKI.

AFANASIA, *à part.*

C'est lui !

ROMANOWSKI, *à part.*

La voilà !.... Dieu ! qu'elle est belle !

AFANASIA, *à part.*

J'ai peine à dissimuler le trouble de mon âme.

ROMANOWSKI, *à part.*

Puisque je dois la fuir, fallait-il la revoir encore !

AFANASIA.

Approchez, M. le comte.

ROMANOWSKI.

Le gouverneur visite en ce moment les travaux, belle Afanasia ; il m'a donné l'ordre de me rendre auprès de vous.... Que dois-je augurer.....

AFANASIA.

Il ne vous a pas informé du motif.....

ROMANOWSKI.

Non, madame. Allez, m'a-t-il dit, avec une affabilité qui ne lui est pas naturelle, allez, vous trouverez ma jeune pupille auprès de votre habitation ; elle attend un service de vous, et je me plais à croire que vous ne la refuserez pas.

AFANASIA.

Je lui sais gré de son attention. Je l'avais chargé de vous adresser une prière, et puisqu'il veut que je la fasse moi-même, il faut le satisfaire.

ROMANOWSKI.

Une prière de vous, charmante Afanasia, sera toujours un ordre sacré pour moi. Parlez, et s'il est en mon pouvoir....

AFANASIA.

Voici ce dont il s'agit : la musique fut toujours mon seul délassement ; mais privée des moyens de m'y perfectionner, je ne suis encore qu'une écolière, et c'est sur vous que j'ai compté.... pour atteindre le but que je me suis proposé.

ROMANOWSKI.

Sur moi, madame ?

AFANASIA.

Un motif, bien plus puissant encore, me fait hasarder cette démarche, c'est le malheureux état dans lequel vous vous trouvez. Victime des circonstances, exposé aux travaux les plus rudes, confondu parmi la foule des Polonais que l'on retient en esclavage, un sort trop rigoureux vous accable. En m'accordant le service que je vous demande, il vous sera facile de rester au château. Là, du moins, je pourrai vous être utile, adoucir votre situation, et vous procurer quelques momens heureux. Que votre fierté n'en soit point humiliée, quelque chose que je fasse, c'est moi qui vous devrai de la reconnaissance.

ROMANOWSKI, *à part.*

Dieu ! comment éviter un pareil danger ? ah ! gardons-nous d'accepter.....

AFANASIA, *à part.*

Il se trouble.... me serai-je abusée.... (*haut*) Vous ne répondez pas ?

ROMANOWSKI.

Les sentimens généreux que vous faites éclater, ne peuvent me surprendre. Je vous dois déjà beaucoup pour les soins que vous m'avez prodigués : votre bienfaisance et votre humanité sont égales à vos charmes ; que je m'estimerais heureux de pouvoir m'acquitter et de vous consacrer le reste de ma vie. Mais puis-je lâchement abandonner mes compagnons d'infortune ? que penseraient-ils de moi, s'ils me savaient heureux, lorsqu'ils gémissent sous le poids du malheur ?

AFANASIA.

Sans cesse auprès de leurs ennemis, vous serez leur appui, leur protecteur, leur frère.....

ROMANOWSKI.

Ah ! ne me faites pas entrevoir une félicité dont je ne puis jouir. Trop aimable Afanasia, en voulant l'adoucir, vous

augmentez l'horreur de ma situation. Bien loin de me rapprocher de vous, je dois fuir les lieux que vous habitez. Trop de dangers me menacent, et je craindrais d'y succomber.

AFANASIA.

Je ne vous comprends pas, expliquez-vous : un bienfait vous humilie, sans doute, et c'est avec horreur que vous repoussez la main qui vous l'offre?

ROMANOWSKI.

Que dites-vous? ô ciel! vous me soupçonnez capable d'une aussi noire ingratitude? ah! si vous pouviez lire dans ce cœur plein de votre image....

AFANASIA, *à part avec joie.*

Qu'entends-je!

ROMANOWSKI, *à part.*

Qu'ai-je dit, grand Dieu!

AFANASIA.

Achevez donc, Romanowski.

ROMANOWSKI.

Eh bien, oui, je vous aime. Pardonnez au mouvement involontaire qui m'a fait trahir le secret de mon cœur. Hélas! est-ce au milieu des fers que je devais vous adresser un pareil aveu!

AFANASIA.

Où donc est votre crime? n'êtes-vous point Polonais? C'est le sang des Romanowski qui coule dans vos veines. Eh bien! je suis Polonaise aussi; comme vous je porte des fers, mais ils n'ont rien d'avilissant à mes yeux. Comme vous je suis esclave des Russes, et si je jouis ici, d'une ombre de liberté, je ne la dois qu'à une pitié honteuse, à de vains remords, qui ne me rendront jamais les objets qui m'ont été ravis.

ROMANOWSKI.

Que dites-vous?

AFANASIA.

Après l'aveu que vous m'avez fait de votre amour, je ne balance plus à vous dire combien vous m'êtes cher; les momens sont trop précieux, il faut savoir en profiter, notre cause est la même; les barbares vous ont ravi votre liberté, vos titres et vos biens, ce sont eux qui m'ont privée des auteurs de mes jours. Vous gémissez de votre esclavage, le mien me paraît odieux. Unissons donc nos efforts, et j'ose encore vous prédire un heureux avenir.

ROMANOWSKI.

Serait-il vrai! quoi! je serais assez fortuné... (*à part.*) In-

sensé! que vas-tu faire? et c'est à l'instant où tu viens de jurer. (*haut.*) Afanasia, vous me rendez le plus malheureux des hommes.

AFANASIA.

Que voulez-vous dire?

ROMANOWSKI.

C'est en vain que vous me présentez le bonheur, il ne m'est pas permis de l'espérer avec vous. Cessez de prétendre fixer mes pas en ces lieux : voulez-vous affaiblir mon courage? Un serment sacré m'ordonne de vous fuir, je ne suis plus à moi, je suis tout entier à ma patrie, aux Polonais qui m'ont choisi et qui attendent de moi leur.... un adoucissement à leurs longues souffrances.

AFANASIA.

Dieu, quel espoir!.... [*haut*] Je vous entends, Romanowski, vous en avez trop dit pour ne pas me mettre entièrement dans votre confidence. Pensez-vous que tout sentiment national soit éteint dans mon âme? Non, je suis liée à votre sort, à celui de vos infortunés compagnons, et capable de tout entreprendre.

ROMANOWSKI.

Se pourrait-il? Quoi?

AFANASIA.

On vient.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, FÉODORA.

FEODORA.

Le gouverneur marche sur mes pas.

ROMANOWSKI.

Contre-temps fatal!

AFANASIA.

Au château, nous achèverons l'entretien.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, LE GOUVERNUR, L'HETTMANN, PAOLO, VLADIMIR, Gardes Polonais.

LE GOUVERNEUR *à l'Hettmann.*

Observez-vous combien ils sont émus tous deux?

L'HETTMANN *au Gouverneur.*

Oui, ils ont.... du vif dans l'œil.

LE GOUVERNEUR.

En faveur de ma visite et de la fête que la garnison me prépare, je suspends les travaux pour le reste de la journée. Qu'aucun Polonais cependant ne puisse sortir des limites qui leur sont assignées. Répétez leur sans cesse que ceux qui voudront prendre du service dans l'armée russe seront libres à l'instant.

L'HETTMANN *à part.*

Ah! bien oui, c'est comme si on ne disait rien, ce sont des entêtés....

LE GOUVERNEUR.

Comte Romanowski, Afanasia vous a sans doute informé du service que tous deux nous attendons de vous?

ROMANOWSKI.

Oui, M. le gouverneur, et c'est avec plaisir que je me prêterai au désir d'une aussi charmante écolière.

LE GOUVERNEUR *à l'Hettmann.*

Vous voyez que mes conjectures n'étaient point fausses. Je crois qu'il se prêtera sans peine aux desseins que nous avons.

L'HETTMANN.

Oui, oui. J'en ai aussi sur lui, et de fiers.... Je lui en parlerai à la première occasion.

VLADIMIR *à Paolo.*

Vois-tu comme on accueille ton protégé.... Il vous trahira et je serai vengé.

PAOLO.

Lui, nous trahir!.... C'est impossible.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, FALS-MAN.

L'HETTMANN.

Ah! voici notre Anglais.

FALS-MAN.

M. le gouverneur, mes affaires ils sont terminées; si permettez-vous, je aurai l'honneur de vous accompagner.

LE GOUVERNEUR.

Avec plaisir... Ecoutez, Romanowski. (*Il lui parle bas.*)

L'HETTMANN, *à Fals-Man.*

Avez-vous envoyé le tokay?

FALS-MAN.

Certainement.

L'HETTMANN.

Avez-vous ordonné qu'on en fasse rafraîchir ?

FALS-MAN.

Vingt *bitels ;* ils seront dans le glace à notre arrivée.

L'HETTMANN *l'embrassant.*

Vingt bouteilles ! brave homme !

FALS-MAN.

Vous avez parlé de mes voitures au gouverneur ?

L'HETTMANN.

Fi donc ! vous êtes un enfant, vous dites toujours la même chose.

FALS-MAN.

Mes pauvres magasins !

LE GOUVERNEUR, *haut à Romanowski.*

Je retourne au château ; dans deux heures ne manquez pas de venir m'y trouver : je vous ferai part des projets que j'ai conçus pour votre bonheur futur. Vous reconnaîtrez, je l'espère, que les Russes ne sont pas des maîtres aussi barbares qu'on le suppose, et que l'on peut trouver quelques avantages à les servir.

ROMANOWSKI.

J'ai l'honneur d'être Polonais, M. le gouverneur, et....

AFANASIA, *l'interrompant.*

N'oubliez pas que nous vous attendons au château.

VLADIMIR, *à part.*

Aujourd'hui même, je saurai le sort qu'elle réserve à mon amour.

LE GOUVERNEUR.

Partons.

(*Les prisonniers se rangent respectueusement pour faire place au gouverneur et à sa suite. Romanowski regarde avec intérêt Afanasia, qui ne le perd pas de vue. Vladimir les observe avec fureur. Albert cherche à faire connaître à Féodora qu'il veut lui parler.*

Fin du premier acte.

ACTE II.

(*Le théâtre représente une salle du château ; à droite est une fenêtre, du même côté, un canapé. Au fond les jardins.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

AFANASIA, FÉODORA.

FÉODORA.

Pendant qu'ils sont encore à table, que le gouverneur et l'hettmann font honneur au vin de Tokay, apprenez-moi, ma chère maîtresse, quel a été le résultat de votre entretien avec Romanowski ? Hâtez-vous, car c'est ici que l'on va célébrer la fête du gouverneur.

AFANASIA.

Ah ! ma chère Féodora ! je suis au comble de mes vœux ; qu'il te suffise de savoir que je suis aimée, que Romanowski va venir, et que nous n'avons plus qu'à nous occuper des moyens d'accélérer notre fuite. Ah ! si ce que vient de nous dire cet Anglais pouvait se réaliser, les Français nous seraient d'un grand secours.

FÉODORA.

N'en doutez pas. Albert vient aussi de m'apprendre que les Polonais avaient des avis certains de leur approche vers ces contrées : c'est en eux qu'ils fondent toutes leurs espérances ; cependant il est à craindre qu'à la première nouvelle que le gouvernenr en recevra, on ne fasse partir aussitôt les prisonniers pour la Sibérie.

AFANASIA.

Grand Dieu !

FÉODORA.

Ne vous alarmez pas ; les Français ne leur en laisseront pas le temps : vous avez entendu parler de la valeur de ce peuple belliqueux, et surtout de la rapidité de ses victoires ; ils viendront nous délivrer, et c'est à eux que nous devrons le bonheur.

AFANASIA.

Ah ! puisse ton espoir se réaliser.

FÉODORA.

On vient. Du calme et de l'adresse.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, LE GOUVERNEUR, L'HETTMANN, FALS-MAN, *gardes.*

L'HETTMANN (*Il est ivre.*)

Venez, venez par ici : c'est dans cette salle que l'on doit exécuter la petite fête que mes Cosaques vous ont préparée. Vous verrez les villageois et les villageoises des environs, nos vivandières, etc., etc.

LE GOUVERNEUR.

Je leur sais gré de cette attention, et je vous charge de leur en témoigner toute ma reconnaissance.

L'HETTMANN.

Il suffit ; je les ferai boire.

FALS-MAN, *à part, à l'hettmann.*

Vous verrez le bouquet de moi.... Il y a aussi une petit' fleur pour vous, monsieur l'hettmann.

L'HETTMANN.

Pour moi ? mais ce n'est pas ma fête.

FALS-MAN.

C'est égal.

L'HETTMANN.

A la bonne heure.

LE GOUVERNEUR, *aux gardes.*

Avant tout, que l'on nous apporte le café.

L'HETTMANN.

Un moment. En fait de café, moi j'aime mieux le tokai ; qu'on m'en apporte une couple de bouteilles pendant qu'il est encore tout frais.

LE GOUVERNEUR.

Lorsque le comte Romanowski paraîtra dans le château, que l'on vienne m'avertir. (*Les soldats sortent.*) Je vous charge, belle Afanasia, de vaincre un peu la rudesse de son caractère.... vous savez quels sont mes projets....

AFANASIA.

Vous serez satisfait de ma docilité.

FALS-MAN.

Je puis donc espérer que mes magasins....

L'HETTMANN.

Sans doute, sans doute, puisque votre vin est bon.

(*On apporte une petite table garnie pour prendre du café.*

Un guéridon sur lequel il y a deux bouteilles de tokay et un grand verre.)

L'HETTMANN.

Posez cela ici.

(Il fait poser le guéridon à gauche. On place la table devant le canapé: le gouverneur y fait asseoir Afanasia.)

LE GOUVERNEUR.

Yvan, vous ne venez pas vous joindre à nous ?

L'HETTMANN.

Non, non; tandis qu'ils vont danser, et que vous allez prendre le café, je vais dire encore un petit mot au tokay. Ah! si Romanowski était là, comme nous ferions une jolie partie d'échecs en regardant la danse. Eh bien, monsieur Fals-Man, auquel donnez-vous la préférence ? au café ou au tokay ?

FALS-MAN.

Ni à l'un ni à l'autre. Je attendais de nouvelles, et je cours les chercher. Sans adieu, M. le gouverneur. *(Il sort.)*

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* FALS-MAN.

Allons, qu'on donne le signal. *(Ballet.)*

LE GOUVERNEUR, *après le ballet.*

Je vous remercie, mes amis.... Mais que veut encore cet Anglais ?... il a l'air bien effaré.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, FALS-MAN, *accourant.*

FALS-MANN.

Ah! monsieur le gouverneur, il y a d'étranges nouvelles. Vous vouliez pas croire....

LE GOUVERNEUR.

Eh bien! qu'est-ce ?

FALS-MAN.

Je avais envoyé un exprès pour informer moi, si les bruits qui se répandaient sur le passage du Niémen par les Français il était véritable.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien!

FALS-MAN.

Eh bien, il vient de arriver, et il m'apprend que les ennemis ils sont à nos portes.

LE GOUVERNEUR.

C'est impossible.

FALS-MAN.

Possible beaucoup.

LE GOUVERNEUR.

Cela ne peut être, vous dis-je, j'aurais des ordres....

L'HETTMANN, *bien ivre.*

Nous aurions des ordres....

AFANASIA, *bas à Féodora.*

Heureux événemens!

FALS-MAN.

Il dit encore que la plus grande confusion il est dans votre armée. Voulez-vous que j'envoie chercher cet homme, ou préférez-vous venir l'interroger vous-même?

LE GOUVERNEUR.

Je vous suis, mais je ne puis croire à son rapport.... Qu'on me donne mon épée.

L'HETTMANN.

A moi, mon sabre. (*Un soldat sort.*)

FALS-MAN.

Vous venez aussi entendre le nouvelle que l'on nous apporte.

L'HETTMANN.

Des nouvelles politiques!... oh! non, je ne m'en soucie pas autrement....

FALS-MAN.

Dans la cabinette où nous allons interroger mon envoyé, je avais d'excellent marasquin.

L'HETTMANN.

Ah! c'est différent! Je n'aime pas les nouvelles quand elles sont toutes sèches.... mais quand il y a du marasquin avec, je les aime fort. (*On apporte l'épée du gouverneur.*)

LE GOUVERNEUR.

Que tout le monde se rende au jardin. Accompagnez leurs pas, Afanasia; prenez soin de les rassurer. Ce sont de faux bruits que l'on se plaît à répandre; mais je promets d'en punir les auteurs.

AFANASIA, *à Féodora.*

Romanowski ne vient pas.

LE GOUVERNEUR.

Attendez-moi ici, hettmann, bientôt je serai de retour.

Partons donc, je meurs de l'impatience.

(*Le gouverneur sort par la droite, Afanasia et les gens de la fête par la gauche.*)

SCÈNE V.

L'HETTMANN, *seul et bien ivre.*

Et moi aussi, je suis impatient. J'aurais pourtant bien voulu aller avec lui.... j'aime.... car.... enfin....

(*Il verse et boit.*)

SCÈNE VI.

L'HETTMANN, ROMANOWSKI.

ROMANOWSKI.

Le gouverneur sort du château; il m'a fait signe de l'attendre.... que se passe-t-il donc ici?... Si je pouvais profiter de la circonstance pour entretenir Afanasia!....

L'HETTMANN.

Ah! c'est vous, comte Romanowski?

ROMANOWSKI, *à part.*

Fâcheux contretemps! (*Haut.*) Moi-même, M. l'hettmann.

L'HETTMANN.

Parbleu! je suis bien aise de vous voir ici, j'ai à vous parler.

ROMANOWSKI.

A moi?

L'HETTMANN.

Oui, à vous, et d'une affaire très-importante.

ROMANOWSKI.

Pardon, mais en ce moment je ne puis m'arrêter; je me rends aux ordres du gouverneur.

L'HETTMANN.

Le gouverneur n'est pas ici; d'ailleurs il a le temps, et moi, je suis pressé, car de ce moment peut-être dépend le sort de l'univers.

ROMANOWSKI.

Quel démon jaloux de mon bonheur m'adresse cet original? (*Haut.*) Que voulez-vous?

L'HETTMANN.

La moitié du monde. Cet imbécille d'Anglais soutient que les Français sont à notre porte.

ROMANOWSKI *avec joie, à part.*

Serait-il possible?

L'HETTMANN.

Donc on va vous faire partir pour la Sibérie, car tel est l'ordre; donc nous n'avons pas de temps à perdre ... Vous êtes surpris.... ah! dans cette tête, il y a des choses merveilleuses.

ROMANOWSKI.

Je n'en doute pas. (*à part*) Il faut ménager les sots lorsqu'ils peuvent nous nuire.

L'HETTMANN.

Que marmottez-vous donc là? point de discours inutiles, et promettez-moi le plus grand secret sur ce que je vais vous confier.

ROMANOWSKI.

Je vous le promets: hâtez-vous.

L'HETTMANN.

J'ai un petit projet....

ROMANOWSKI.

Et c'est?....

L'HETTMANN.

C'est moi qui serai chargé de vous conduire en Sibérie. Je veux profiter de l'occasion pour fonder une colonie en Californie, qui en est tout près.

ROMANOWSKI.

Ah!

L'HETTMANN.

Oui, et je compte sur vous pour mettre mes plans au net.

ROMANOWSKI.

Avec plaisir.

L'HETTMANN.

Oui vous les expliquerez avec la plume. Pour ce qui est du sabre, je n'ai besoin de personne.... mais en fait d'écriture....

ROMANOWSKI.

Vous n'êtes pas fort.

L'HETTMANN.

Non, pas fort du tout. C'est dit, vous écrirez.

ROMANOWSKI.

Ensuite que ferons-nous?

L'HETTMANN.

Nous exécuterons : je demanderai au gouvernement trois ou quatre mille de ces Polonais, qu'il veut envoyer en Sibérie, pour que les Français ne les délivrent point ; nous nous embarquerons, et nous ferons ensemble la conquête de la Californie.

ROMANOWSKI.

De la Californie ?

L'HETTMANN.

Oui, j'y serai roi, et je vous nomme d'avance mon premier ministre.

ROMANOWSKI.

Bien de l'honneur, assurément.

L'HETTMANN.

Je crois vous avoir déjà dans mon conseil.... (*on entend pincer de la guitare.*) Hein! qu'est-ce que j'entends ?

ROMANOWSKI.

On pince de la guitare.

L'HETTMANN.

Oui, on pince de la guitare. C'est encore quelqu'un qui se réjouit de la fête du gouverneur.... Allons, voilà qu'on vient nous interrompre.

SCÈNE VII.

LES PÉRCÉDENS, FÉODORA.

FÉODORA.

Ah ! vous êtes ici, monsieur le comte? Monsieur le gouverneur vous fait prier d'aller le joindre sur-le-champ.

L'HETTMANN.

Ça ne se peut pas.

FÉODORA.

Comment, ça ne se peut pas ? (*on pince toujours de la guitare.*) C'est Albert ! (*haut*) Mais M. le gouverneur l'ordonne. (*à part à Romanowski*) Hâtez vous de vous rendre à ses ordres et revenez promptement, mademoiselle désire vous parler.

L'HETTMANN.

Je change d'avis (*à Romanowski*), allez ; plus tard, nous reprendrons l'entretien.

FÉODORA *à la fenêtre, parlant à Albert.*

Tout à l heure.

L'HETTMANN.

Tout à l'heure.... Non, demain.

ROMANOWSKI.

Où trouverai-je le gouverneur ?

FÉODORA.

Dans le cabinet de M. Fals-Mann.

ROMANOWSKI.

J'y vais.

L'HETTMANN.

Mon premier ministre, vous partez sans rien dire à votre souverain ?

ROMANOWSKI.

Je lui offre l'assurance de mon profond respect.

L'HETTMANN.

C'est ça, le respect et la plume.... Ça fait que.... Je suis content de vous, mon minstre.

FÉODORA.

N'oubliez pas qu'on vous attend.

(*Romanowski sort en faisant des signes à Féodora.*)

SCÈNE VIII.

FÉODORA ET L'HETTMANN.

FÉODORA *à part.*

Tâchons de l'éloigner (*haut*). Vous, restez ici, M. l'Hettmann, le gouverneur en sortant, a donné l'ordre aussi à un détachement de monter à cheval, et de se tenir prêt pour son retour. Est-ce que vous n'allez pas vous mettre à leur tête ?

L'HETTMANN.

Si fait, si fait. Est-ce qu'ils peuvent marcher sans leur Hettmann ? Mais, puisque ce n'est qu'au retour du gouverneur.... (*la regardant avec passion.* Je suis bien aise de profiter de l'occasion.... que le hasard me procure.... pour vous renouveler l'expression des sentimens ...

FÉODORA.

Ah ! je n'ai pas le temps de vous écouter. Je cours rejoindre ma maîtresse.

L'HETTMANN.

Ce sera donc pour une autre fois.

FÉODORA.

Oui, oui, une autre fois (*à part*). Sortons un instant.

voici la nuit, quand il se verra seul ici, il partira peut-être, et je reviendrai trouvert Ablert (*haut.*). Ne perdez pas de temps.

L'HETTMANN.

Non, non. J'y vais tout de suite.

(*Féodora sort*).

SCÈNE IX.

L'HETTMANN *seul.*

C'est singulier... Comme j'ai les jambes faibles.... C'est le tokai apparemment.... Ah! quand je serai roi de Californie.... [*il se heurte contre le canapé, et tombe dessus*]. Tiens!.... c'est doux cela.... Ah! je veux dire seulement que ce n'est pas si dur.... que la selle de mon cheval.... On n'est pas mal ici.... Il aime ses aises, le gouverneur.... Ah! un roi de Californie peut bien aussi.... On n'y voit goutte... Ma foi, la nuit est faite pour dormir.

[*Il s'étend sur le canapé.*]

SCÈNE X.

L'HETTMANN, FÉODORA *entrant doucement.*

Il n'y a plus personne, je crois.... Ce silence....

L'HETTMANN.

N'entends-je pas quelqu'un?

FÉODORA.

Êtes-vous là Ivan? Ivan Fédérowitsch?

L'HETTMANN *à part.*

Ne répondons pas. Que vient elle faire encore ici?

FÉODORA.

Il n'y est plus. Il est sorti par cette porte, apparemment.

L'HETTMANN.

Je suis curieux de voir....

FÉODORA *à la fenêtre.*

Pst! pst!

L'HETTMANN.

Elle appelle quelqu'un.

FÉODORA.

Es-tu là?

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, ALBERT *en-dehors.*

ALBERT.

Dep is long-temps.

L'HETTMANN *à part.*

C'est dommage.

FÉODORA.

Peux-tu monter ici ?

ALBERT.

Oui, si tu me donnes la main.

FÉODORA.

La voilà.

L'HETTMANN.

Est-ce un Cosaque ? Est-ce un Polonais ?

FÉODORA.

Prends garde.

L'HETTMANN.

Certainement, il ne faut pas se casser le col.

ALBERT *entrant.*

M'y voici.

FÉODORA.

Parlons bas. Qu'as-tu donc de si pressé à me dire?

ALBERT.

Ma chère Féodora, je suis au comble de la joie!

FÉODORA.

Hâte-toi de m'instruire.

ALBERT.

Les Français, nos libérateurs, s'avancent à grands pas.

L'HETTMANN.

C'est un Polonais.

FÉODORA.

Il est donc vrai.

ALBERT.

Et notre fuite est assurée.

L'HETTMANN *bas.*

Il s'ennuie, celui-là, il veut s'en aller.

FÉODORA.

Est-il possible!

ALBERT.

Rien n'est plus certain, depuis long-temps toutes nos me-

sures étaient prises. Il ne nous manquait qu'un chef, et l'intrépide Romanowski a reçu nos sermens.

L'HETTMANN.

Mon premier ministre ?

ALBERT.

Ses dispositions sont faites. Si tu veux nous suivre, tu n'as pas une minute à perdre pour disposer tes préparatifs.

FÉODORA.

Quand comptez-vous partir ?

ALBERT.

Demain : peut-être cette nuit.

L'HETTMANN.

Il est pressé ; mais nous y mettrons bon ordre.

FÉODORA.

Mais si le gouverneur....

ALBERT.

Bon ! nous nous moquons de lui. Qu'il joue tranquillement aux échecs avec cet ivrogne d'Hettmann des Cosaques.

L'HETTMANN *bas.*

Ivrogne ! C'est de moi qu'il parle, je crois ?

ALBERT.

Nous serons loin, avant qu'il se soit mis en mesure.

L'HETTMANN *se levant et allant à eux.*

Ah ! c'est trop fort.

ALBERT.

Qu'entends-je ?

FÉODORA.

Grand Dieu !

L'HETTMANN.

Ah ! coquin, tu fais des complots.... A moi, à moi.... Tu mourras sous le bâton.

[*Albert se débat, il est aidé par Féodora. Tous deux jettent l'hettmann sur le canapé. Albert se sauve par la fenêtre*].

FÉODORA.

Il est sauvé.

[*Elle fuit par une des portes.*]

SCÈNE XII.

L'HETTMANN, *ensuite* AFANASIA, *un soldat portant des flambeaux.*

L'HETTMANN *se relevant.*

Traître! Scélérat.... [*Il s'arrête au bord de la fenêtre.*] Ah! je ne vais pas par là, moi, qu'on l'arrête, qu'on l'arrête!

AFANASIA *entrant.*

Quel bruit ici! Qu'avez-vous donc?

L'HETTMANN.

C'est Romanowski qui est leur chef. Il veut fuir avec les Polonais. Trahison! Les Français.... Cette nuit... Viens avec moi, soldat.

[*Il sort avec le soldat qui a apporté des lumières.*]

SCÈNE XIII.

AFANASIA *seule.*

Que parle-t-il de fuite et de Romanowski.... Romanowski! Au moment où il me prodiguait les marques du plus tendre intérêt ... où mon cœur trop faible, et trop confiant, lui laissait connaître ses plus secrets sentimens.... Il projetterait froidement de me fuir... Non, ce soupçon l'outrage.. . Il est incapable de tant de cruauté.... On vient.... J'entends des pas précipités.... Le voilà!.... Dieu! ce n'est pas lui.

SCÈNE XIV.

AFANASIA, ALADIMIR.

AFANASIA.

Vous cherchez le gouverneur?

ALADIMIR.

Je ne cherche que vous belle Afanasia.

AFANASIA.

Que voulez-vous?

ALADIMIR.

J'aspire au bien le plus précieux, au bonheur de vous plaire.

AFANASIA.

Êtes-vous insensé?

ALADIMIR.

Ah! je le deviendrai, si je ne puis vous fléchir.

AFANASIA.

Je ne dois pas en écouter davantage [*Elle veut sortir.*]

ALADIMIR *l'arrêtant.*

Demeurez, je vous en supplie.

AFANASIA.

Vous osez me retenir ?

ALADIMIR.

L'entrée de ce château nous est interdite. Si je suis parvenu à y pénétrer, c'est que j'ai tout hasardé; tout bravé pour arriver jusqu'à vous. La fortune m'a conduit sur vos pas ; ne rendez pas cette faveur inutile Daignez m'écouter et résolvez ensuite ou ma vie, ou ma mort. Je ne suis, il est vrai, qu'un esclave ; mais ma naissance est égale à la vôtre. Un hasard peut briser mes fers. Le sort, qu'alors je pourrais vous offrir dans ma patrie, serait moins avilissant pour vous, que celui qui vous attend sous le joug des persécuteurs de votre famille, de votre mère infortunée.... Charmante Afanasia !.... vous ne daignez pas même jeter les yeux sur moi.... Garderez-vous toujours ce cruel silence ?

AFANASIA.

Craignez de me le voir rompre pour me plaindre au gouverneur de votre audace.

ALADIMIR.

Cette audace est née de la passion la plus violente, de l'amour le plus ardent. Je n'ose encore souhaiter que le vôtre y réponde. Je ne demande point de vous des promesses, des sermens ; je ne sollicite qu'un rayon d'espérance. Permettez-moi de croire que si la fortune daigne un jour jeter un regard favorable sur moi, les vôtres seront aussi moins sévères.

AFANASIA.

Je puis plaindre des maux qu'une passion malheureuse vous fait éprouver ; mais je ne puis ni ne dois nourrir en vous un fol espoir.

ALADIMIR.

Vous ne le pouvez pas ?.... C'est, sans doute, un rival préféré ?....

AFANASIA.

Malheureux ! voulez-vous me contraindre à appeler des témoins de votre délire ?....

ALADIMIR.

Que m'importe ? la vie n'est rien pour moi. L'espoir de la passer avec vous, lui donnait quelques charmes à mes yeux.

Je le nourrissais avec complaisance cet espoir enchanteur; il me consolait dans ma misère; il m'aidait à la supporter : d'un mot, vous venez de le détruire. Le désespoir et la mort sont les seuls biens qui me restent.

AFANASIA.

Vous perdez la raison.

ALADIMIR.

J'en conserverai assez pour me venger. Dès cet instant, je m'attache à vos pas, j'épie vos démarches; le plus léger de vos mouvemens n'échappera point à mes regards. Guidé par l'amour, la fureur et la jalousie; si mes soupçons se confirment, la tombe ne s'ouvrira que pour engloutir à la fois, vous, mon rival et moi.

AFANASIA, *effrayée.*

O ciel! personne ne viendra t-il....

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, ROMANOWSKI.

AFANASIA *courant à Ramonowiski.*

Ah! Romanowski! sauvez-moi des fureurs d'un insensé!

ROMANOWSKI.

Qu'avez-vous, belle Afanasia?

ALADIMIR.

Le voilà donc! et je ne m'étais pas trompé!.... Je vous rends grâce de ne m'avoir pas fait attendre l'éclaircissement que je désirais.

ROMANOWSKI.

Que voulez-vous dire?

VLADIMIR.

Adieu, je vous laisse ensemble.... Sachez-moi gré de ma complaisance. Mais, tremblez l'un et l'autre, vous connaîtrez bientôt ce que peut la haine de Aladimir et le désespoir d'un amour outragé.

(*Il sort.*)

SCENE XVI.

AFANASIA, ROMANOWSKI.

ROMANOWSKI.

Misérable! je vais punir....

AFANASIA *le retenant.*

Arrêtez. Laissez ce furieux et son ridicule amour, et écoutez-moi.

ROMANOWSKI.

Quoi ! lorsqu'en ma présence, on ose vous outrager, vous voulez....

AFANASIA.

Laissez-le, vous dis-je, d'autres intérêts doivent nous occuper. Romanowski, c'est votre franchise que je vais interroger, que la vérité seule dicte votre réponse.

ROMANOWSKI.

Que voulez-vous savoir ?

AFANASIA.

On parle de fuite.... de sermens prononcés.... Auriez-vous formé le projet de me quitter ?

ROMANOWSKI.

Rassurez-vous, chère Afanasia. J'ai reçu l'aveu de votre amour, et ma destinée est attachée à la vôtre. Oui, cette nuit nous partons. Nos mains fatiguées de porter des fers, ressaisiront ces armes qne plus d'une fois nous sûmes rendre victorieuses. Le plus grand homme du siècle, un héros marche vers ces climats, nous irons au-devant de lui, nous implorerons sa généreuse protection. Il gémit lui-même de notre esclavage ; il connaît l'injuste tyrannie exercée contre nous. Il daignera nous accueillir, nous venger, et peut-être qu'un jour, protégés par les légions françaises, nous ferons à notre tour, trembler nos oppresseurs.

AFANASIA.

Eh ! que deviendrai-je, si vous partez, si vous m'abandonnez ?

ROMANOWSKI.

Il serait de la plus grande imprudence, dans ce moment, de vous exposer à partager nos périls, que tant de circonstances peuvent rendre plus affreux encore. Mais croyez bien que si je consens à vous laisser en ces lieux, c'est que bientôt réunis aux Français, nous marcherons vers cette odieuse forteresse, et que notre premier soin sera de vous arracher des mains du tyran qui vous opprime.

AFANASIA.

Et vous m'aimez, Romanowski ! Et vous m'abandonnez !... Ah ! n'espérez pas que je consente à cette douloureuse séparation. Non, je veux partager vos dangers, et comme vous, marcher au-devant de notre libérateur.

ROMANOWSKI.

Y pensez-vous, Afanasia ? Les fatigues, les dangers auxquels nous allons être exposés....

AFANASIA.

Rien ne saurait m'arrêter. L'ombre de mon père, immolé par les Russes, soutiendra mon courage. Cher Romanowski ! une mère expirante m'ordonna d'unir mon sort à celui d'un Polonais.... Soyez mon époux, mon protecteur, arrachez-moi de ces lieux funestes, et servez à la fois les intérêts de votre pays et ceux de votre amour.

ROMANOSKI.

Vous le voulez ? Eh bien, j'y consens. Tremblez, ennemis de ma patrie. Je combats pour la gloire et pour mon épouse, Romaniski est invincible

AFANASIA.

Voici Féodora Que vient-elle nous annoncer.

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, FÉODORA.

FÉODORA.

Ah ! monsieur le comte, je vous ai cherché partout en vain, pour vous prévenir ; maintenant il n'est plus temps, vous êtes perdu sans ressource.

AFANASIA.

Grand Dieu !

ROMANOWSKI.

Qu'est-il donc arrivé ?

FÉODORA.

Albert, que je devais accompagner dans sa fuite, est venu m'apprendre ici tous vos projets. Ivan nous écoutait, il a toutentendu !

ROMANOWSKI.

Cet imprudent Albert est-il arrêté ?

FÉODORA.

Non, il a fui par cette fenêtre.

AFANASIA.

Ah ! suivez-le au nom du ciel !

FÉODORA.

Maintenant ce moyen est dangereux. L'hettmann a fait sortir du château une partie de ses Cosaques ; ils rôdent aux environs. (*Elle regarde vers la fenêtre.*) Justement... voyez... en voici un peloton à quatre pas.

AFANASIA.

Cher comte, profitez du moment où les portes sont encore ouvertes....

FÉODORA.

Impossible! Le gouverneur vient d'ordonner qu'on les fermât. Aladimir est avec lui; je soupçonne qu'il vous trahit aussi, car en passant près d'eux, j'ai entendu votre nom et les épithètes de traître et de perfide.

ROMANOWSKI.

Aladimir aurait....

AFANASIA.

Ce furieux est capable de tout.

FÉODORA.

Juste ciel! les voici.

AFANASIA.

Et nul moyen de vous dérober à leurs regards!

ROMANOWSKI, *avec calme.*

Il faut faire tête à l'orage.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, LE GOUVERNEUR, ALADIMIR, *gardes.*

LE GOUVERNEUR, *aux gardes.*

Que l'on veille à toutes les issues. (*à Romanowski.*) Comte, Aladimir vient de porter contre vous une étrange accusation.

ROMANOWSKI.

Aladimir!

ALADIMIR, *à part.*

Odieux rival! tu ne jouiras pas long-temps de ton triomphe.

LE GOUVERNEUR.

Vous avez, dit-il, séduit tous les Polonais prisonniers aux environs; vous vous êtes fait nommer leur chef, et vous voulez tout hasarder pour les arracher de ces lieux et les reconduire en Pologne.

ROMANOWSKI.

Eh quoi! depuis un mois que je suis parmi eux, j'ai conçu ce projet, j'ai tout préparé pour le faire réussir, j'ai fait, enfin, ce qu'un autre aurait eu peine à exécuter en plusieurs années!... Je ne me connaissais point un talent aussi grand.... mais puisque Aladimir le dit....

ALADIMIR.

Oserez-vous le nier....

ROMANOWSKI.

Je ne m'avilirai point à te répondre; mais j'oserai deman-

der à M. le gouverneur quelle preuve on lui a donnée d'une accusation aussi bizarre.

LE GOUVERNEUR.

Cette preuve est dans les aveux de Vladimir, que vous avez associé à vos desseins.

ROMANOWSKI.

Ainsi donc, la protection dont vous m'honorez n'aura d'autre effet que de me mettre en butte au premier calomniateur, envieux des bontés dont vous daignez me combler, et qui voudra tenter de me les faire perdre; mais non, j'ai confiance en votre justice. Vous n'en croirez point de vils dénonciateurs, s'ils ne vous fournissent des preuves convaincantes; car enfin, si j'ai formé le vaste dessein de rendre mes compagnons à leur patrie, j'ai des obstacles à surmonter, des hommes à combattre, mes bras désarmés sont-ils assez puissans pour les vaincre?

ALADIMIR.

Vous avez des armes et des munitions de toutes espèces.

ROMANOWSKI.

Veuillez lui demander, M. le gouverneur, où en est le dépôt.

ALADIMIR.

Ah! je l'ignore, mais ...

ROMANOWSKI, *vivement.*

Il l'ignore! il s'est associé à mes desseins, et ne connaît pas mes moyens pour les faire réussir?.... quelle absurdité!... encore s'il n'y avait que cela!.... mais pour me perdre, le malheureux ne craint point d'exposer aux terribles suites que peuvent avoir de tels soupçons plusieurs centaines d'hommes, dont il partage, depuis long-temps, les souffrances et la misère.

ALADIMIR.

Ce ne sont point eux que j'accuse; c'est vous seul, vous, qui les avez séduits. Un moment, j'eus la faiblesse de consentir à vous suivre, mais bientôt cédant à la voix du remords....

AFANASIA.

Dites à celle de la jalousie; et c'est moi que cet audacieux ose rendre victime de ses soupçons jaloux!

LE GOUVERNEUR.

Vous?

AFANASIA.

Par pitié je voulais taire l'outrage qu'il m'a fait il y a peu d'instans, il m'y force, et je vais parler.

LE GOUVERNEUR.

Comment ?

AFANASIA.

Bravant la défense qui interdit à ses semblables l'entrée de ce château sans votre permission expresse, cet homme a osé pénétrer jusqu'ici. Sans considérer la distance que met entre lui et moi la protection que vous voulez bien m'accorder, il m'a fait l'aveu de son amour : aux expressions de ma surprise, il a répondu par des protestations toujours plus audacieuses. J'ai voulu me retirer, il a osé m'arrêter avec violence ; enfin, mes refus de répondre à sa coupable flamme ont allumé sa colère, et c'est dans le dessein de se venger, sans doute, qu'il a été près de vous porter contre le comte une accusation dénuée de toute vraisemblance.

LE GOUVERNEUR.

Serait-il possible! Que répondez-vous à ce que vient de dire Afanasia ?

AFANASIA, *vivement.*

Voyez son trouble ; il n'est point, ainsi que le comte, fier de la pureté de sa conscience : le poids de la vérité l'accable, il n'osera me démentir.

LE GOUVERNEUR.

Aladimir !

ALADIMIR.

Oui, j'aime en effet la charmante Afanasia, mais....

LE GOUVERNEUR.

Quoi ! vous osez....

ALADIMIR.

Vous avez promis la liberté et une récompense, à son choix, à celui qui vous découvrirait un complot formé contre les Russes ; je viens de vous en faire connaître un, et réclamant l'effet de vos promesses, je demande, pour récompense, la main d'Afanasia.

LE GOUVERNEUR.

Insolent !... Voici l'hettmann.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, L'HETTMANN.

L'HETTMANN, *toujours ivre.*

Parbleu ! M. le gouverneur, on a bien de la peine à vous trouver.

LE GOUVERNEUR.

Que voulez-vous, Ivan ?

L'HETTMANN.

Il y a de jolies nouvelles.

LE GOUVERNEUR.

Qu'est-ce?

L'HETTMANN.

Un crime terrible.

LE GOUVERNEUR.

Quel crime?

L'HETTMANN.

Je l'ai entendu, j'étais là; il a dit que j'étais un ivrogne.

LE GOUVERNEUR.

Qui?

L'HETTMANN.

Lui.... Je n'ai pu le reconnaître dans l'obscurité, mais vous sentez bien qu'il faut faire donner la bastonnade à tous les Polonais.

LE GOUVERNEUR.

Expliquez-vous donc mieux.

L'HETTMANN.

M'expliquer... c'est pourtant clair... n'est-ce pas, Féodora?

LE GOUVERNEUR.

Féodora!

L'HETTMANN.

Elle peut vous le dire aussi, elle était là.

LE GOUVERNEUR.

Où?

L'HETTMANN.

Ici, quand il était question de fuite, et puis de Romanowski.

LE GOUVERNEUR.

Féodora parlait de fuite avec Romanowski?

L'HETTMANN.

Mon premier ministre? non pas, puisqu'il était parti.... lui, c'était c't'autre.

LE GOUVERNEUR.

Quel autre?

L'HETTMANN.

Sûrement: quel est cet autre!.... ah! je le trouverai.

LE GOUVERNEUR.

Que je meure, si j'y comprends un mot. (*à Féodora.*) Avec qui étais-tu ici?

FÉODORA, *hésitant.*

Avec.... qui?

LE GOUVERNEUR.

Oui.

FÉODORA, *se décidant.*

Avec Vladimir.

ALADIMIR.

Avec moi ?

L'HETTMANN, *sans le voir.*

Ah ! c'était Aladimir !

LE GOUVERNEUR, *à Féodora.*

Ensuite ?

ALADIMIR.

Quoi !.... vous osez....

LE GOUVERNEUR.

Paix.

ALADIMIR.

Mais....

LE GOUVERNEUR.

Silence.

L'HETTMANN.

Veux-tu te taire, toi.

ALADIMIR.

Si....

L'HETTMANN.

Il te convient bien de parler devant Yvan Féderowitsch ! Je te....

LE GOUVERNEUR, *à Féodora.*

Achève.

FÉODORA.

Il voulait m'engager à servir son amour pour ma maîtresse ; il me disait que M. de Romanowski en était amoureux, mais qu'il avait des moyens de la lui enlever, de l'arracher de vos mains, que les Français s'avançaient à grands pas.

L'HETTMANN.

Oui, les Français.... il l'a dit... elle a raison.

LE GOUVERNEUR.

Quoi ! le traître a osé....

L'HETTMANN.

Oui, le traître a osé.... je l'ai entendu.

LE GOUVERNEUR.

Vous l'avez entendu ?

L'HETTMANN.

Parbleu ! j'ai des oreilles, j'espère.

FÉODORA.

Lorsque je l'ai menacé de vous en instruire, il a dit qu'il se moquait de vous.

L'HETTMANN.

C'est ça.

FÉODORA.

Et lorsque je lui ai parlé d'Yvan, il l'a nommé un ivrogne.

L'HETTMANN.

Oui, ivrogne.... et je vous demande....

LE GOUVERNEUR.

Et venir près de moi !... peut-on porter plus loin l'audace !

L'HETTMANN.

Je le retrouverai.

FÉODORA.

Il est à vos côtés, c'est lui, c'est Vladimir.

L'HETTMANN.

C'est lui !

FÉODORA.

Est-ce que vous ne le reconnaissez pas, M. l'hettmann ?

L'HETTMANN.

Oui, que je le reconnais. (*Il le saisit.*) Sa voix me frappe maintenant.... Ah ! c'est toi, scélérat ! Tu ne m'échapperas pas cette fois.

VLADIMIR.

M. le gouverneur, on vous trompe.

L'HETTMANN.

J'ai donc menti, moi, qui l'ai entendu, dis, coquin ? La bastonnade ! la bastonnade !

LE GOUVERNEUR.

Qu'on l'emmène.

L'HETTMANN.

Et qu'on l'attache tout de suite sur un banc.

VLADIMIR, *au gouverneur.*

Daignez m'écouter un instant.

L'HETTMANN.

Oui, quand tu auras reçu la bastonnade. (*aux gardes.*) Et sabrez-le s'il résiste.

(*Il le jette entre les bras des gardes qui l'emmènent.*)

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, excepté VLADIMIR.

AFANASIA, *bas au comte.*

Vous êtes sauvé !

ROMANOWSKI.

M. le gouverneur, quoiqu'il ait voulu me perdre, j'ose implorer pour lui vos bontés.

LE GOUVERNEUR.

Abuser ainsi de ma confiance ! me faire servir son insolent amour !... il mérite d'être puni.

L'HETTMANN.

Il le sera et fort.

LE GOUVERNEUR.

Romanowski, je suis fâché de vous avoir soupçonné injustement.

ROMANOWSKI.

Monsieur le gouverneur....

LE GOUVERNEUR.

J'étais bien étonné que pour nous trahir, vous choisissiez le moment où je me faisais un plaisir de vous faire connaître tout ce que je désirais faire pour votre fortune.

L'HETTMANN.

J'étais aussi surpris qu'au moment d'être ministre en Californie....

LE GOUVERNEUR.

Il est tard, vous pouvez vous retirer. Je vous renouvelle ici la prière d'oublier ce petit instant de soupçon. Ivan, faites-lui ouvrir les portes, que j'avais ordonné qu'on fermât.

L'HETTMANN.

Oui.... et par la même occasion, je vais faire donner cinquante coups de bâtons à ce Vladimir.

ROMANOWSKI, *au gouverneur.*

Ah! M. le gouverneur, je vous en supplie, accordez-moi sa grâce.

AFANASIA.

Je joins mes prières à celles de M. le comte.

ROMANOWSKI.

Il est assez puni d'avoir échoué dans son extravagant projet.

L'HETTMANN.

Vous êtes clément, mon premier ministre.... c'est bien.... c'est beau la clémence!... Allons, M. le gouverneur, il faut lui troquer ses coups de bâton contre un peu de cachot.

LE GOUVERNEUR.

Vous le voulez tous, j'y consens, mais qu'il y reste quinze jours.

L'HETTMANN.

Ah! oui, cela vaut ça. Venez, mon premier ministre.

(*Il sortent.*)

(*Romanowski salue le gouverneur, et en saluant Afanasia, il lui fait connaître qu'il va s'occuper d'elle.*

SCÈNE XXI.

LE GOUVERNEUR, AFANASIA, FÉODORA.

LE GOUVERNEUR.

Vous n'êtes pas fâchée de voir Romanowski si pleinement justifié de cette accusation? j'ajoutais peu de foi au rapport de Vladimir, mais celui d'Ivan m'a fait craindre un instant que le comte ne fût en effet un traître.

AFANASIA.

Il est certain que d'abord on ne savait trop ce que ce Cosaque voulait dire.... mais il avait la tête si échauffée.... Comment pouvez-vous supporter la société d'un tel homme ?

LE GOUVERNEUR.

Laplace qu'il occupe m'en fait un devoir.

AFANASIA.

C'est un devoir bien pénible, car il est souvent comme cela.

LE GOUVERNEUR.

C'est dommage qu'il ait ce défaut; il a peu de moyens, mais c'est un bon soldat.... Que veut encore Fals-Man ?

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENS, FALS-MAN.

FALS-MAN, *très-agité.*

Ah ! M. le gouverneur, vous hésitez à ajouter foi au récit de mon exprès, bientôt vos yeux ils seront convaincus de sa véracité.

LE GOUVERNEUR.

Comment ?

FALS-MAN.

Peut-être demain, avant le jour, les Français ils seront dans cette forteresse.

LE GOUVERNEUR.

Perdez-vous la raison ?

FALS-MAN.

Un Juif qui fait mes affaires est tombé au pouvoir d'un de leurs détachemens d'Hussards, à trois lieues d'ici. Par le plus grand des hasards, il est parvenu à leur échapper : il vient d'arriver couvert de sueur et de poussière.

LE GOUVERNEUR.

Cela est impossible ! la terreur vous abuse !

FALS-MAN.

Cela n'est que trop vrai, et vous m'avez refusé des voitures !... mes pauvres magasins !

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENS, UN SOLDAT, *qui apporte une lettre.*

LE GOUVERNEUR.

De qui cette lettre ? (*Il l'ouvre.*) Encore ce Vladimir !

AFANASIA, *à part et effrayée.*

Vladimir !

LE GOUVERNEUR *lit.*

« Du fond du cachot où vous m'avez fait plonger injuste-
« ment, je réitère mon accusation; que je sois guidé par la
« jalousie ou par un autre motif, cela doit peut vous impor-

« ter, puisque votre salut dépend de la vérité de ma dénon-
« ciation. Un heureux hasard vient de me faire rencontrer
« dans ma prison un des hommes qui a fourni des armes et
« des munitions aux rebelles ; je l'ai contraint à l'avouer de-
« vant mes gardiens. Mandez-nous tous deux, et sur nos dé-
« positions réciproques, vous trouverez bientôt des preuves
« irrécusables de l'existence du complot dont je vous avais
« instruit. »

LE GOUVERNEUR.

Serait-il en effet possible que le comte nous trompât ?

AFANASIA.

C'est une nouvelle imposture.

LE GOUVERNEUR.

N'importe : cet homme parle avec trop de précision ; je ne puis me dispenser d'examiner attentivement les preuves qu'il offre de me donner.

AFANASIA, *bas à Féodora.*

Comment prévenir le comte de ce nouveau malheur ?

LE GOUVERNEUR, *au soldat.*

Dites au gardien de la prison de remettre à vos soins l'homme qui a écrit cette lettre et celui qu'il désignera. Conduisez-les tous deux dans mon cabinet, et gardez-les jusqu'à mon arrivée. [*le soldat sort.*]

SCENE XXIV.

LES PRÉCÉDENS, L'HETTMANN, *une foule de Cosaques et les habitans qui ont servi à la fête.*

L'HETTMANN.

Le diable s'en mêle !

LE GOUVERNEUR.

Qu'y a-t-il donc encore ?

L'HETTMANN, *montrant ses Cosaques.*

Vous les voyez eh bien ! c'est le reste des deux escadrons qui étaient à Berlow ; ils ont été attaqués, battus et jetés dans le Boristhène par ces maudits Français. A peine la moitié a-t-elle pu se sauver à la nage et sans armes : voyez un peu comme ces enragés me les ont équipés.

LE GOUVERNEUR.

Et je n'ai point de nouvelles, point d'ordres, cela est inconcevable !

L'HETTMANN.

Je reconduisais Romanowski, lorsque j'ai rencontré ces tristes débris.

LE GOUVERNEUR.

Où est-il ce Romanowski ?

L'HETTMANN.

Est-ce que je le sais ? En voyant ces braves gens, je me suis occupé d'eux, et je n'ai plus pensé à lui.

LE GOUVERNEUR.

Ce Vladimir renouvelle encore ses accusations contre lui.

L'HETTMANN.

Oui, il les renouvelle.... c'est un diable!

LE GOUVERNEUR.

Je vais l'interroger à l'instant même, car dans cette circonstance une rebellion des Polonais serait un coup terrible, surtout sous les ordres d'un tel chef.

L'HETTMANN.

Oui, ce serait un coup dur.

FALS-MAN.

Mais M. le gouverneur, mes magasins....

LE GOUVERNEUR.

Ah! monsieur, nous avons bien autre chose à penser.

FALS-MAN.

Les Français, ils s'en empareront.

L'HETTMANN.

Laisse faire.... tu as de bon vin, je réponds de tes magasins.

FALS-MAN, *avec joie.*

Vous en répondez?

L'HETTMANN.

Oui, nous les brûlerons.

FALS-MAN, *effrayé.*

Comment, vous les brûlerez?

L'HETTMANN.

Je te dis d'être tranquille; nous les brûlerons, pour que les Français ne les prennent pas.

FALS-MAN.

Belle consolation!

LE GOUVERNEUR.

Tandis que je vais interroger Vladimir, Ivan, rassemblez vos Cosaques. Dites au capitaine d'armes de préparer toutes celles qui sont à sa disposition: nous les distribuerons aux Russes, habitans de la forteresse et des villages voisins; nous les réunirons autour de nous, et nous tenterons tous les moyens de réparer ces malheurs inattendus.

L'HETTMANN

Oui, réparons, réparons. [*à ses Cosaques.*] En avant, marche.

FALS-MAN.

Mes pauvres magasins!

[*Il tourmente le gouverneur, qui le repousse, et fait signe aux femmes de rentrer, tandis qu'Ivan défile avec ses Cosaques. La toile baisse.*]

Fin du deuxième acte.

ACTE III.

(Le théâtre représente la même décoration qu'au premier acte. Il fait clair de lune.)

SCÈNE PREMIÈRE.

PAOLO *seul, il est couché sur un banc.*

C'est envain que je cherche du repos. Mon agitation est extrême. Dans quelques heures, au silence profond qui règne autour de moi, succéderont le bruit des armes, les cris des blessés et des mourans.... Moi-même peut-être.... Eh ! qu'importe !... Est-ce vivre que de traîner une existence fatigante, qu'un maître cruel peut empoisonner au gré de son caprice.... J'entends marcher, je crois.... Je ne me suis pas trompé, c'est toi, cher Albert !

SCÈNE II.

PAOLO, ALBERT.

ALBERT.

Oui, Romanowski m'envoie te dire que les plus grands dangers nous menacent. Que si nous n'attaquons pas cette nuit, demain le soleil éclairera peut-être notre supplice.

PAOLO.

Déjà nous sommes armés. Nos compagnons sont prévenus, et doivent se réunir à minuit. J'ai pris toutes les mesures que Romanowski m'avait indiquées, et nous attendons ses nouveaux ordres. Mais d'où viennent donc ces dangers si pressans qui nous menacent ?

ALBERT.

Un traître nous a vendu. Romanowski est allé joindre nos compagnons des autres cabanes, il va tout préparer pour que nous puissions fuir cette nuit même. A son retour, il désire nous trouver tous prêts à le suivre.

PAOLO.

Et nous le sommes... Un traître nous a vendu, dis-tu, il ne te l'a pas nommé ?

ALBERT.

Non. Il a seulement ajouté que nous étions pour le moment à l'abri des suites de cette délation, mais que d'un instant à l'autre, elle pouvait en avoir de terribles, et qu'il n'y avait pas une minute à perdre.

PAOLO *écoutant.*

Silence.... on approche.

ALBERT *regardant.*

C'est Vladimir.

SCÈNE III.

Les Précédens, VLADIMIR.

VLADIMIR *(observant et à part.)*

Romanowski n'est point avec eux, bon, le hasard me favorise. [*Il descend en scène.*] Où donc est Romanowski ?

PAOLO.

Il est maintenant occupé à rassembler nos compagnons, bientôt il sera parmi nous.

VLADIMIR.

Le scélérat !

PAOLO.

Que dis-tu ?

VLADIMIR.

Apprenez qu'il ne veut vous réunir que pour vous livrer tous à la fois.

PAOLO.

Explique-toi.

VLADIMIR.

Fais avancer nos camarades, ce n'est que devant eux que je prétends parler.

[*Pendant que Paolo et Albert entrent dans les cabanes, il dit à part.*]

Profitons de l'absence de Romanowski, pour disposer ses propres compagnons à m'en faire justice Ce sera tout à la fois satisfaire ma vengeance et obéir aux ordres du gouverneur.

[*Les Polonais entrent, se réunissent, et forment groupe.*]

Mes amis, vous me nommiez un fou, un visionnaire, vous me taxiez d'une basse jalousie, parce que je n'ai pas voulu comme vous baisser le front devant ce nouveau venu. Remerciez Paolo de l'heureux choix qu'il a fait en vous donnant pour chef le plus traître, le plus faux, le plus scélérat des hommes, en un mot le compte Romanowski.

PAOLO.

Infâme imposteur ! Polonais, n'écoutez pas ce forcené !

VLADIMIR.

Me croyez-vous assez insensé pour vous faire une semblable accusation, sans en avoir les preuves les plus évidentes?

PAOLO.

Eh bien, donne-moi ces preuves, ou tremble.

VLADIMIR.

C'est à vous de trembler ! car demain Romanowski reçoit, pour prix de votre sang, la main d'Afanasia.

TOUS.

La main d'Afanasia !

VLADIMIR.

Oui, le gouverneur la lui a promise : caché dans une des salles du château, et sans qu'ils m'aient aperçu, j'ai été le témoin invisible de cette funeste convention.

PAOLO.

Mais toi-même, que faisais-tu dans ce château, dont l'entrée nous est interdite ?

VLADIMIR, *un peu troublé.*

Ce que j'y faisais ?..... [*se remettant*] J'y ai pénétré par ruse, parce que j'étais bien aise de vérifier les soupçons que j'avais conçus contre ton protégé.

PAOLO.

Une simple dénonciation, et surtout dans ta bouche, ne prouve rien.

ALBERT.

Il nous faut d'autres preuves, ou nous te regardons toi-même comme le traître qui nous a vendus.

VLADIMIR.

Ne vous en ai-je point dit assez!

PAOLO.

Camarades, je soupçonne en effet la plus noire trahison. Saisissez-vous de lui et qu'on le garde à vue, jusqu'à l'arrivée de Romanowski.

VLADIMIR.

Mort et enfer, gardez-vous de m'approcher.

ALBERT.

Un moment.

(*Il écoute et fait signe que l'on observe le silence. Il s'avance doucement vers la coulisse et revient.*)

On aperçoit plusieurs soldats à peu de distance; l'un d'eux s'est détaché, il approche.

PAOLO.

Que veut dire ceci?

VLADIMIR, *à part.*

Bon! le gouverneur me sert à point nommé.

ALBERT.

Silence! le voilà.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

Je cherche le comte Romanowski.

PAOLO.

Que lui voulez-vous?

LE SOLDAT.

Je lui apporte une lettre de la part du gouverneur.

PAOLO.

Il habite avec moi cette cabane; il n'est point encore rentré. Si vous voulez me confier cette lettre, j'aurai soin de la lui remettre.

LE SOLDAT.

Volontiers. Mais n'y manquez pas.

PAOLO.

Je vous le promets.

LE SOLDAT.

La voici. (*Il la lui donne et sort.*)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* LE SOLDAT.

PAOLO, *examinant la lettre.*

De la part du gouverneur, à Romanowski! Qu'est-ce que cela signifie, au moment où il est accusé de trahison?....

ALBERT.

En effet. Cela me paraît bien étrange.

VLADIMIR.

Que ne lisez-vous cet écrit? dans la circonstance présente il ne doit exister entre le gouverneur et Romanowski aucun secret, que vous n'ayez le droit de connaître.

TOUS.

Il a raison. Que Paolo lise cette lettre.

VLADIMIR, *à part.*

Audacieux Romanowski, tu n'échapperas point à ce piége.

PAOLO *ouvre la lettre et lit.*

« Mon cher comte.

(*Tous les Polonais se regardent avec étonnement.*)

VLADIMIR *à Paolo.*

Continue donc.

PAOLO *lit.*

« Je pensais n'avoir rien oublié, mais à l'instant même je « me rappelle que j'ai omis de vous donner le mot d'ordre. « Dans la nuit et le tumulte, il est essentiel de pouvoir se re- « connaître. C'est *Berlow* et *Afanasia.* Tout reste d'ailleurs « comme nous en sommes convenus, et pas un des rebelles ne « pourra nous échapper. Demain vous partirez pour Saint- « Pétersbourg avec les dépêches dont je vous chargerai, et à « votre retour vous recevrez pour récompense la main d'Afa- « nasia. »

VLADIMIR.

Eh bien! me croirez-vous maintenant?

PAOLO.

O comble de l'horreur et de la perfidie!

VLADIMIR.

Vous vouliez des preuves. J'espere que celle-ci est suffisante? Suis-je encore un imposteur, un insensé, que la jalousie égare?

ALBERT.

Que le traître périsse.

TOUS.

Oui, qu'il périsse.

ALBERT.

Et que sa mort soit le signal de l'attaque.

PAOLO.

Les libérateurs de la Pologne arrivent à grands pas; sans ce perfide, nous serons encore assez forts pour nous faire jour jusques à eux les armes à la main. (*On entend marcher.*)

ALBERT *allant voir et revenant.*

C'est lui.

PAOLO.

Qui? Romanowski?

ALBERT.

Lui-même.

VLADIMIR.

C'est moi qui vais vous en délivrer. Je réclame l'honneur de porter le premier coup.

PAOLO.

Non. Attendons un moment, et voyons de quel œil il osera nous aborder.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, ROMANOWSKI.

ROMANOWSKI.

Bien, mes amis, je suis satisfait de votre exactitude et de votre vigilance. Elles sont du plus favorable augure.

PAOLO *à lui-même.*

Quel calme et quelle assurance! Peut-on pousser plus loin la dissimulation?

ROMANOWSKI, *apercevant Vladimir.*

Que vois-je? Vladimir ici! par quel hasard? ...

VLADIMIR.

Cela doit t'étonner, je le conçois, tu ne t'attendais pas à m'y rencontrer!

ROMANOWSKI.

Camarades, voilà le monstre qui vous a trahis. Saisissez-vous de lui, bientôt il recevra la récompense due à sa perfidie. (*Tous restent immobiles.*) Que veut dire ceci? D'où vient donc ce morne silence et le peu d'empressement.....

VLADIMIR.

Polonais, obéissez donc à votre illustre chef; je suis un traître et voilà votre libérateur.

ROMANOWSKI *les regardant tous.*

Je ne reviens pas de ma surprise!

PAOLO.

Romanowski, est-il vrai que tu es l'amant d'Afanasia?

ROMANOWSKI.

Pourquoi cette question?

PAOLO.

Réponds.

ROMANOWSKI.

Je ne saurais le nier.

PAOLO.

Est-il vrai qu'elle doit être ton épouse?

ROMANOWSKI.

C'est mon vœu le plus ardent.

VLADIMIR.

Vous l'entendez.

PAOLO, *tirant son sabre.*

Scélérat! tu viens de prononcer ta condamnation. Meurs, misérable.

(*Tous les Polonais font un mouvement. Afanasia paraît et se précipite au milieu d'eux. Elle est suivie de Féodora.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, AFANASIA, FÉODORA.

AFANASIA.

Arrêtez.... arrêtez. Grand dieu ! qu'alliez-vous faire ?

VLADIMIR, *à part.*

Afanasia !

ROMANOWSKI.

Amis, écoutez-moi. Quelle aveugle fureur vous égare ?....

VLADIMIR.

Frappez, sans pitié, votre infâme délateur.

AFANASIA.

Romanowski, un délateur ! Polonais ! ce monstre vous abuse..... Mais avant tout, emparez-vous des armes à feu qu'il doit avoir sur lui, qu'il n'en puisse faire usage, ou vous êtes tous perdus.

PAOLO.

Qu'il soit fouillé à l'instant.

[*On exécute cet ordre.*]

VLADIMIR, *en se débattant.*

Femme perfide !

ALBERT, *montrant les armes.*

Les voici.

PAOLO.

Mais comment se fait-il ?

AFANASIA.

C'est lui qui, dans l'espoir de devenir mon époux, a conçu l'horrible dessein de vous livrer à vos barbares persécuteurs ; et s'il est en ce moment au milieu de vous, ce n'est que pour faciliter le projet formé contre vos jours. Apprenez que la lettre adressée à Romanowski, et qu'on a dû faire tomber entre vos mains, n'est qu'une ruse inventée pour vous porter à massacrer vous-même votre ami le plus vrai, l'appui le plus redoutable, le seul chef que les Russes tremblent de voir à votre tête, persuadés qu'une fois privés de son secours, il leur sera facile de vous soumettre et de vous enchaîner avec plus de force.

PAOLO.

Infâme ! tu ne peux plus nous imposer. Mais réponds : quel motif a pu te porter à commettre un pareil forfait ?

VLADIMIR.

Le seul désir de perdre Romanowski.

PAOLO.

Et pour atteindre ce but criminel, tu sacrifiais sans pitié la vie de tous tes frères.

VLADIMIR.

Pourquoi ont-ils lié leurs destins à celui de l'ennemi que j'abhorre ?

PAOLO.

Crois-tu que cet attentat demeure sans vengeance ?

VLADIMIR.

Eh bien ! frappez. La vie m'est odieuse. Oui, pour obtenir la main d'Afanasia, je vous aurais tous sacrifiés.

PAOLO et ALBERT, *voulant le frapper.*

Tu vas périr.....

ROMANOWSKI, *les retenant.*

Amis, ne souillons pas nos glaives d'un sang aussi vil que le sien. Assurons-nous de sa personne. Après la victoire, nous déciderons de son sort.

VLADIMIR.

Vous avez grand tort de ménager ma vie ; elle peut encore vous devenir funeste.

ROMANOWSKI.

Eloignez ce forcené, il fatigue mes regards.

[*On l'emmène.*]

SCÈNE VIII.

Les précédens, excepté VLADIMIR et quelques Polonais.

PAOLO.

Romanowski, combien nous sommes coupables !

ROMANOWSKI.

Oublions cet événement, et ne nous occupons que de l'exécution de nos projets.

PAOLO.

Et vous, madame, par quel miracle avez-vous pu nous apporter un secours dont nous avions un si pressant besoin?

AFANASIA.

Dans le trouble ou la connaissance de votre entreprise, et l'approche innattendue des Français, ont jeté le gouverneur, il a négligé toutes précautions, et donné ses ordres en notre présence ; voyant combien il vous importait de les connaître, nous avons saisi un instant favorable pour nous échapper de la forteresse, et faisant un grand détour, nous sommes enfin parvenues jusqu'à vous.

ROMANOWSKI.

Femmes courageuses !

AFANASIA.

L'hettmann des Cosaques est à deux cents pas d'ici, avec quelques hommes seulement, d'autres pelotons sont distribués par échelons, car ne connaissant pas les mesures que vous avez prises, on craint de tomber dans quelques piéges, en vous attaquant pendant la nuit. Dans le cas où vous seriez seul ici, Vladimir avait ordre de tirer un coup de pistolet.... Voilà pourquoi je vous ai fait lui enlever ses armes... Et l'hettmann se serait avancé pour se saisir de vous sans bruit. Mais en cas de résistance, un coup de fusil aurait averti le second peloton, et successivement s'avertissant de la même manière, bientôt vous eussiez eu à lutter contre toute la garnison.

ROMANOWSK.

C'est à vous, belle Afanasia, que nous devons notre salut. Vous avez eu le courage de traverser aussi la campagne, au milieu de la nuit, seule, à pied, entourée de soldats féroces.

AFANASIA.

Vos jours étaient en danger, et j'avais résolu de les sauver, ou de mourir avec vous.

PAOLO.

Si l'hettmann est aussi près de nous, la longue absence de Vladimir ne peut-elle pas lui faire concevoir des soupçons ?

ROMANOWSKI.

Cette observation est juste. (*à Afanasia*) Ne dites vous pas qu'au bruit d'un coup de feu, il approchera sans délai ?

AFANASIA.

Oui. Mais s'il a besoin de secours, il en fera tirer un second, et tous les pelotons doivent l'imiter.

ROMANOWSKI.

Il suffit. Mes amis, la cloche en sonnant minuit, doit donner à tous nos compagnons le signal de l'attaque. Si nous devancions ce moment, il n'y aurait plus d'unité dans nos opérations, le désordre et la confusion la remplaceraient, et nous risquerions de nous briser contre les écueils qui nous environnent. Tâchons donc d'employer utilement, mais sans bruit, la demi-heure qui nous reste à attendre pour arriver au moment de l'attaque.

PAOLO.

Que veux-tu faire ?

ROMANOWSKI.

Je te le dis, d'abord gagner une demi-heure, puis imitant l'exemple que nos ennemis viennent de nous donner, essayer de les priver d'un de leurs chefs. Quelque peu en état qu'Ivan soit de commander, son absence jettera toujours un peu de trouble parmi ses soldats, et nous en profiterons. Albert, c'est toi que je charge de cette manœuvre. Fais rentrer nos camarades; que le plus grand calme leur en impose : ne me perdez pas de vue, surtout, et tenez-vous prêts à exécuter mes ordres. Afanasia et vous, Féodora, cachez-vous un moment dans cette cabane, vous y serez en sûreté. S'ils vous voyaient ici, je ne pourrais essayer la ruse qui doit les faire tomber en notre pouvoir. Toi, Paolo, prends trois gobelets et la bouteille de rhum, que nous avons achetés d'un des valets de l'Anglais, et apporte-les sur cette table. Allez.

Tout s'exécute comme il l'a ordonné. Il conduit Afanasia et Féodora dans la cabane, et les rassure. Bientôt Paolo sort avec la bouteille, et des gobelets d'étain qu'il dépose sur la table.

SÈCNE IX.

ROMANOWSKI, PAOLO, ALBERT, *que l'on voit de temps en temps à la porte d'une des cabanes.*

PAOLO, *posant les verres et la bouteille.*

Voilà ce que tu m'as demandé.

ROMANOWSKI.

Bien, maintenant agissons. (*Il tire un coup de pistolet.*)

PAOLO.

Quel est donc ton dessein?

ROMANOWSKI.

Je n'aurais pas le temps de te l'expliquer; laisse-moi faire, et seconde moi. Voici l'hettman et ses Cosaques: ils ne sont que six, nous en viendrons facilement à bout. Il s'agit seulement de les empêcher de tirer leur coup de fusil.

Il s'assied auprès de la table avec Paolo, et verse à boire.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, L'HETTMANN, *six Cosaques.*

L'HETTMANN *à ses Cosaques.*

Placez-vous à toutes les issues, et faites feu si vous apercevez le moindre danger.

ROMANOWSKI.

Eh quoi! c'est vous, hettmann?

L'HETTMANN, *moins ivre.*

Sûrement que c'est moi.

ROMANOWSKI.

Et par quel hasard, si tard?

L'HETTMANN.

Ce n'est point par hasard, je viens exprès. Où est-il donc?

ROMANOWSKI.

Qui?

L'HETTMANN.

Eh bien lui.... ce Vladimir?

ROMANOWSKI.

Il sort d'ici. Il y était avec Paolo, j'entre, il me voit, tire un coup de pistolet en l'air, et disparaît. Je ne sais ce que cela signifie.

L'HETTMANN.

Cela signifie que je viens vous arrêter.

ROMANOWSKI.

Moi!

L'HETTMANN.

Oui, vous. Le gouverneur veut vous parler.

ROMANOWSKI.

Ah! il veut me parler.

L'HETTMANN.

Oui.

ROMANOWSKI.

Je vous suis. Mais vous me permettrez bien avant de vider mon verre ?

L'HETTMANN.

Ah ! oui. Il ne faut jamais laisser des verres pleins.

ROMANOWSKI.

C'est ma maxime.

L'HETTMANN.

Bonne maxime. Tu bois donc?

ROMANOWSKI.

Oui.

L'HETTMANN.

Et qu'est-ce que tu bois ?

ROMANOWSKI.

D'excellent rhum, que nous avons eu chez le marchand anglais, notre voisin.

L'HETTMANN.

D'excellent rhum!

ROMANOWSKI.

Pur, de la Jamaïque.

L'HETTMANN.

De la Jamaïque.

ROMANOWSKI.

Un vrai nectar.

L'HETTMANN.

On en offre quand on est honnête.

ROMANOWSKI.

Ah! avec plaisir. Si vous voulez en boire, quoique vous veniez m'arrêter....

L'HETTMANN.

L'un n'empêche pas l'autre.

ROMANOWSKI.

Non, sans doute.

L'HETTMANN.

As-tu un gobelet ?

ROMANOWSKI.

En voici un qui vous attendait.

L'HETTMANN.

Qui m'attendait....?

ROMANOWSKI.

Vous ou un autre.

L'HETTMANN.

C'est être de précaution.

ROMANOWSKI *versant.*

Tenez. (*quand il a bu.*) N'est-ce pas, qu'il est bon?

L'HETTMANN.

Parfait. Verse encore.

ROMANOWSKI.

Si ces braves gens voulaient en accepter aussi chacun un verre ?

L'HETTMANN.

Oh! je réponds d'eux, ils accepteront.

ROMANOWSKI *à Paolo.*

Donne des gobelets. [*Paolo va en chercher.*] Eh bien, faites-les donc approcher; ont-ils peur de moi? Je suis seul, sans armes.

L'HETTMANN.

Peur!... des Cosaques! quand il y aurait là cent bouteilles de rhum, ils s'en moqueraient comme de cela. (*Il donne une chiquenaude à son bonnet.*) Approchez, enfans, on veut vous faire boire, et je le permets.

Paolo a apporté des verres, on les distribue aux Cosaques.

L'HETTMANN *présentant son verre.*

Encore un verre, car il est merveilleux.

ROMANOWSKI *levant son verre.*

Allons, buvons à la Californie!

L'HETTMANN.

C'est bien dit, à la santé de la Californie.

Pendant que les Cosaques s'apprêtent à boire, les Polonais se sont approchés doucement par derrière, et lorsque les Cosaques boivent, ils se jettent sur eux et les désarment. Romanowski et Paolo ont saisi l'hettmann chacun par une main, et lui présentent leur pistolet.

ALBERT *aux Cosaques.*

Ne bougez pas, ou vous êtes morts.

L'HETTMANN *que l'on désarme.*

Ah! coquin! quoi vous osez....

PAOLO *lui présentant un pistolet.*

Silence.

ROMANOWSKI *aux Polonais.*

Ne maltraitez pas ces Cosaques, mais conduisez-les dans la grotte du rocher, et que quatre d'entre vous restent à les garder.

[*Albert et les siens l'emmènent.*]

SCÈNE XI.

PAOLO, ROMANOWSKI, L'HETTMANN.

L'HETTMANN.

Savez-vous qui je suis ?

ROMANOWSKI.

Notre prisonnier. Demeure immobile à cette place, et garde-toi de proférer un seul mot.

L'HETTMANN.

Comment, garde-toi !... Savez-vous ce que cette plaisanterie peut vous valoir ..?

ROMANOWSKI.

Non. Quoi donc ?

L'HETTMANN.

Quand je dis plaisanterie, je veux dire que cela est très-sérieux. Ainsi, croyez-moi, laissez-moi aller.

ROMANOWSKI.

Un peu de patience.

L'HETTMANN.

Vous êtes perdus, nos mesures sont prises.

ROMANOWSKI.

Ah! conte-moi cela.

L'HETTMANN.

L'ennemi a passé la Dwina.

ROMANOWSKI.

Tu veux parler de nos vaillans libérateurs ?

L'HETTMANN.

Oui, ces diables de Français. Quand il est question de se battre, ils ne marchent pas, ils ont des ailes. Le gouverneur a été instruit par Fals-Man, ensuite par les fuyards; il veut commencer par se débarrasser de vous avant de faire tête aux autres; il va venir avec du canon.

ROMANOWSKI.

Du canon ? il nous fait beaucoup d'honneur !

L'HETTMANN.

Et quand on a du canon...

ROMANOWSKI.

On fait du bruit.

L'HETTMANN.

Déjà je vois toutes vos cabanes en flammes.

ROMANOWSKI.

Oh! nous n'y tenons pas.

L'HETTMANN.

Et vous n'êtes pas effrayé ?

ROMANOWSKI.

Pas autrement.

L'HETTMANN.

Que le diable emporte cet enragé avec son rhum.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, Polonais.

UN POLONAIS, *à Romanowski.*

Commandant, vous êtes obéi.

L'HETTMANN.

Commandant! et qui commande-t-il donc? il n'y a ici de commandant que moi.

ROMANOWSKI.

C'est ce que vous allez voir. [*aux Polonais.*] Amis, l'hettmann a eu la complaisance de m'apprendre que le gouverneur marchait sur nous avec du canon; il faut nous apprêter à le bien recevoir (*à l'hettmann*), et comme il est inutile que vous vous trouviez à cette affaire, mon ci-devant commandant, vous allez être lié, et l'on va vous conduire au milieu des soldats qui vous ont suivi.

L'HETTMANN.

Me lier! je ne le souffrirai pas.

ROMANOWSKI.

Oh! que si.

L'HETTMANN.

Je me ferai plutôt couper en morceaux.

ROMANOWSKI.

Eh bien, si cela vous amuse, on peut vous donner ce plaisir. [*Tous lèvent le sabre.*]

L'HETTMANN.

Un moment! un moment! et combien de temps me faudra-t-il rester comme cela?

ROMANOWSKI.

Tout au plus jusqu'au jour.

L'HETTMANN.

Ah! si ce n'est que cela, je m'y soumets.

ROMANOWSKI.

Vous faites bien.

(*L'hettmann tend les mains: on le lie et on l'emmène.*)

SCÈNE XIII.

PAOLO, ROMANOWSKI.

ROMANOWSKI.

(*On entend sonner minuit.*)

Minuit sonne; le moment est arrivé, que la cloche d'alarme se fasse entendre. [*On entend la cloche.*]

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, ALBERT, *accourant à la tête de tous les Polonais.*

ALBERT.

Romanowski! on vient d'apercevoir les bataillons français

se dirigeant sur la forteresse ; ils vont l'attaquer sans doute, hâtons-nous de les joindre et de partager avec eux la gloire dont ils vont se couvrir.

ROMANOWSKI.

Vous le voyez, mes amis, le ciel se déclare en notre faveur ; il a secondé notre audace, courons réunir nos efforts à ceux de ces vaillans soldats, et méritons, par nos faits d'armes, la protection que veut bien nous accorder le régénérateur de la Pologne. [*On entend le bruit du canon.*] Entendez-vous ? l'action s'engage. Partons, mes amis.

Ils sortent tous. Le bruit du canon continue.

SCÈNE XV.

FALS-MAN, *seul.*

Eh bien ! grand Dieu ! qu'est-ce que c'est ?... Je disais bien les Français.... adieu mes magasins.... Je n'ai plus qu'à partir pour Londres apporter le nouvel.... heureux encore si je puis sauver moi.... Mais qu'est-ce que je vois ?

SCÈNE XVI.

FALS-MAN, L'HETTMANN.

FALS-MAN.

Ah ! c'est vous, hettmann ?

L'HETTMANN.

Eh ! oui, c'est moi, vous le voyez bien. Je me suis heureusement échappé des griffes de ces Polonais, car au premier coup de canon qu'ils ont entendu, ils m'ont laissé en liberté pour se réunir à leurs camarades. Mais ce canon que j'entends me fait raison de leurs outrages.

FALS-MAN.

Cett' canon ? il est celui des Français.

L'HETTMANN.

Des Français ! qu'est-ce que vous dites ?

FALS-MAN.

Mes magasins !

L'HETTMANN.

Veux-tu bien te taire, malheureux, tout occupé de tes seuls intérêts, tu ne vois pas le danger qui nous menace ?... Mais j'aperçois, je crois.... oui, les combattans viennent de ce côté.... et je suis sans armes !

FALS-MAN.

Suivez-moi, je puis vous en fournir.

L'HETTMANN.

Viens, hâtons-nous. Ah ! maudit joueur d'échecs !

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XVII.

Combat. Les Russes et les Polonais entrent en combattant. Mêlées et combats particuliers : on voit parmi les Polonais des soldats français qui soutiennent leurs efforts. Les Russes sont vaincus.

Afanasia sort de la cabane, se précipite dans les bras de Romanowski, et Féodora dans ceux d'Albert. Tableau général.

SCÈNE XVIII.

ROMANOWSKI, PAOLO, ALBERT, AFANASIA, FÉODORA, Français, Polonais, Russes.

L'OFFICIER.

Braves Polonais, que vos fers soient à jamais brisés. Par votre vaillance, vous vous êtes rendus dignes de voir flotter vos étendards à côté de ceux des Français, et vous, M. le gouverneur, ne rougissez point d'avoir été vaincu ; vos généraux eux-mêmes ont causé votre défaite, en vous entretenant dans une trompeuse sécurité, et cela, parce que leur orgueil refusait d'avouer la réalité de nos nombreux succès, quoiqu'ils en fussent tous les jours et les témoins et les victimes. Un instant la fortune vous a trahi, mais votre mémoire n'est point souillée, vous n'avez pas imité ceux de vos chefs sanguinaires qui, dans leur aveugle fureur, ont dévasté, par le fer et la flamme, leur propre pays, qu'ils n'ont pas su défendre ; qui se sont voués à l'exécration de l'Europe entière et de la postérité la plus reculée, en précipitant eux-mêmes dans la tombe les malheureux soldats qui avaient été criblés de blessures en combattant sous leurs ordres.... Vous, monsieur, vous avez respecté les propriétés de vos administrés, vous avez veillé à ce que nul d'entre eux ne souffrît des malheurs de la guerre. Vous vous êtes conduit en soldat, en homme d'honneur et de courage, soyez libre et reprenez votre épée : toujours le Français sut rendre hommage à la valeur, à la probité de ses ennemis, lorsqu'il eut le bonheur d'en rencontrer à qui toutes ces vertus n'étaient point étrangères.

ROMANOWSKI.

Mes amis, rendons grâce au héros français, c'est par lui seul que nous avons recouvré notre liberté. M. le gouverneur, ce pays a cessé d'appartenir à votre maître. Polonais ! ces foyers sont maintenant les nôtres. Vive donc la Pologne ! vive à jamais son illustre libérateur !

TOUS.

Vive la Pologne ! vive à jamais son illustre libérateur !

[*On se groupe, la toile tombe.*]

FIN.

DE L'IMPRIMERIE D'A. ÉGRON, rue des Noyers, n°. 49.

PQ
1981
D86R6

Duperche, J. J. M.
Romanowski

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY